

# BLAGNAC

## QUESTIONS D'HISTOIRE



**Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 13 (Mai 1997)**

*Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS*

*Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC*

## TABLE des MATIERES

La guerre de 14-18	1
C'est un petit train départemental ... qui va son chemin	5
Blagnac, petit village : un bon cœur	18
Ordre et Liberté	23
Deux nouveaux documents sur les guerres sous la Révolution	24
Fais pas ton Mariolle !	26
Dessaix, non pas Desaix	27
Nos rues et leur histoire	28
Au fil des recherches : deux témoignages sur Raymond Naves	39

Photo de couverture : Un autorail en gare de Blagnac

Responsable de publication : Germaine Ricard

Comité de Rédaction : Alain Lauret - Suzanne Béret - Daniel Bonzom - Henri-Robert Cazalé  
Gabrielle-Renée Mezeix - Jeannette Weidknnet

## LA GUERRE DE 14-18

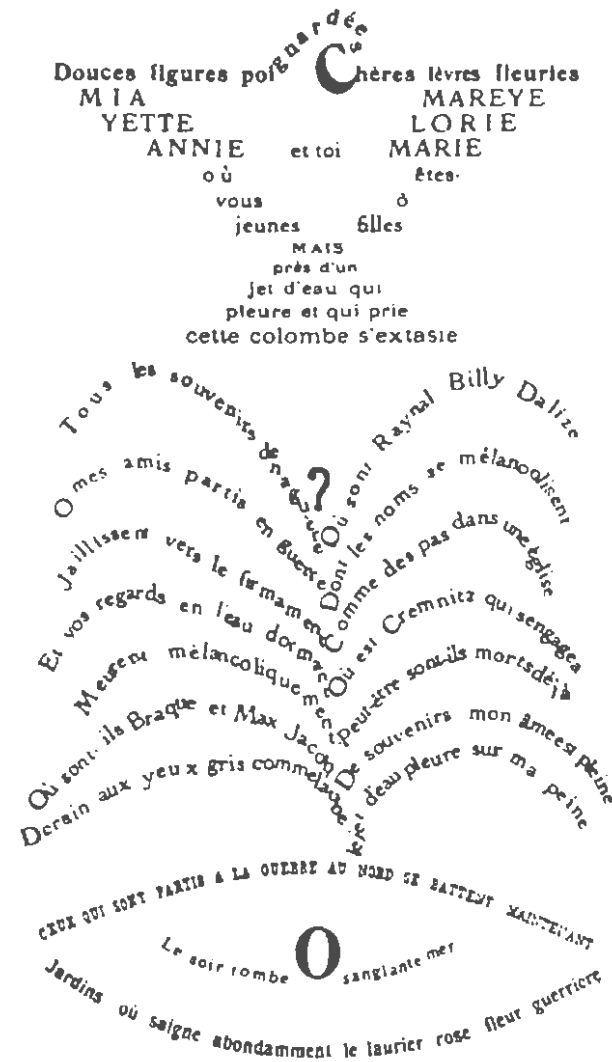
Nous commençons avec le présent article une série de contributions concernant cette guerre "longue et massacrate" qui laisse un souvenir douloureux et impérissable. "Moi, mon colon, celle que je voudrais faire, c'est la guerre 14-18 !" chante Georges Brassens, damné pacifiste. Nous allons essayer, sans cette ironie, non pas de refaire cette guerre, mais de l'évoquer par des témoignages recueillis si possible dans des familles blagnacaises.

Nous avons rassemblé déjà nombre de documents, qui demandent encore à être mis en forme. Tout témoignage nouveau, souvenirs et récits de combattants, lettres envoyées du front, sera encore le bienvenu.

En exergue, nous évoquons le personnage d'Apollinaire, grièvement blessé à la tête, et qui en mourra le 9 novembre 1918. On connaît sa photographie en tunique bleu horizon, avec la tête bandée. Nous la reproduisons ci-après, avec son poème, "La colombe poignardée et le jet d'eau" écrite et mise en forme de "calligramme" depuis son jardin d'hôpital militaire, en 1917. Il y évoque ses amours, Annie, Marie, et les amis de son cénacle, "partis en guerre" et peut-être déjà morts. Certains des noms cités nous sont inconnus, mais on reconnaît les littérateurs Billy, Max Jacob, et les peintres Braque et Derain. On sait que Braque fut grièvement blessé, et que toute une élite intellectuelle périt dans la tourmente : nous citerons entre autres Peguy et Louis Pergaud ...

Nous donnerons ensuite des extraits particulièrement poignants des récits d'un combattant au "labyrinthe", puis à Verdun.

H. R. C.



## La colombe poignardée et le jet d'eau

Douces figures poignardées  
Chères lèvres fleuries  
Mia Yette, Lorie  
Mareye, Annie et toi Marie  
Où êtes-vous, ô jeunes filles ?  
Mais près  
D'un jet d'eau qui pleure et qui prie  
Cette colombe s'extasie  
Tous les souvenirs de naguère  
O mes amis partis en guerre  
Jaillissent vers le firmament

Où sont Raynal, Billy, Dalize  
Dont les noms se mélancolisent  
Et vos regards dans l'eau dormant  
Comme des pas dans une église  
Meurent mélancoliquement

Où est Cremnitz qui s'engagea  
Où sont-ils Braque et Max Jacob  
Derain aux yeux gris comme l'aube  
Peut-être sont-ils morts déjà ...

De souvenirs mon âme est pleine  
Le jet d'eau pleure sur ma peine

Ceux qui sont partis à la guerre  
Au Nord se battent maintenant  
Le soir tombe, ô sanglante mer  
Jardins où saigne abondamment  
Le laurier rose, fleur guerrière.

Guillaume Apollinaire  
Calligrammes

## AU LABYRINTHE, secteur d'Arras (Juin 1915)



Guillaume Apollinaire en 1917,  
après sa blessure.

Ce n'est que vers deux heures du matin que le Bataillon atteint le fameux "Chemin creux". Je dois le suivre pendant quelques centaines de mètres, et prendre ensuite à gauche, avec deux compagnies, le boyau qui nous conduira à notre secteur.

Quel spectacle nous attendait ! ... Deux ou trois compagnies qui devaient être relevées étaient là, entassées. On s'abordait, on se parlait à voix basse, pour savoir comment la journée s'était passée ; il suffisait, cependant, de jeter un regard autour de soi pour s'en rendre compte. Des blessés, des cadavres de place en place. Je marche en tête, regardant continuellement l'heure, car le temps file vite et le jour va paraître bientôt. Je bute sur un malheureux, en travers du sentier : il a les deux jambes fracassées. Je veux le bouger, il se met à pousser de tels hurlements dès que je le touche que je préfère le laisser

enjamber par les deux compagnies. Cent mètres plus loin, c'est un projectile qui vient de tomber à l'instant, enterrant deux hommes. Des camarades veulent les dégager. L'aube va paraître et le travail ne peut être fait en quelques minutes ; avec le chemin qui me reste à parcourir, nous allons être vus. Vais-je être obligé de sacrifier ces deux hommes en passant dessus malgré les supplications de leurs camarades travaillant à les déterrer pour ne pas exposer la vie des quatre cents hommes que je conduis ? Je pense aussi aux compagnies qui m'attendent et qui doivent se demander si les compagnies de relève ne vont pas arriver trop tard pour leur permettre de s'en aller avant le jour. Nous avons, en effet, un retard de plusieurs heures.

A l'aide d'outils, chacun s'y met. Dans ces moments tragiques, la force humaine se décuple. Les deux hommes sont arrachés de leur tombe : nous pouvons passer.

### **ATTAQUE DU FORT DE DOUAUMONT (Mai 1916)**

11H50. C'est l'assaut ! Je me lève. Le sous-lieutenant M... a déjà sauté hors de sa tranchée. Ses hommes le suivent ; ils sont partis maintenant. Toute la 11e compagnie émerge à son tour, les hommes s'aidant les uns les autres ; l'élan est donné. Il en est de même de la 10e compagnie à droite. L'ensemble de tous mes hommes se bousculant pour sortir plus vite, s'entraînant les uns les autres, chantant, criant, s'élançant en avant remplis d'enthousiasme ; c'est un spectacle qui me fait éprouver une sensation inoubliable ; je la vivrai toujours.

Battant des mains, je criais de toutes mes forces : "Bravo, mes amis, et vive le 3<sup>e</sup> Bataillon !" A mon tour, je pars suivi de mon état-major, auquel s'ajoutent le lieutenant commandant la compagnie de mitrailleuses, le capitaine du génie, les deux maréchaux des logis d'artillerie et le colombophile.

Les deux compagnies de la deuxième ligne suivent le mouvement, et même partent trop tôt. Les 150 ou 200 premiers mètres sont vite parcourus. Mais le terrain est extrêmement difficile à franchir. Ce ne sont que trous de 2 à 5 mètres de profondeur produits par les éclatements des projectiles, dans lesquels il faut sauter et en ressortir ensuite. Le Bataillon, dont les unités se mélangent un peu, avance. Toutes les tranchées ennemies sont franchies. Les Allemands qui s'y trouvent encore vivants se rendent et prennent d'eux-mêmes la direction de l'arrière. Ceux qui font mine de résister sont tués. Les hommes emportés par leur élan les achèvent. C'est parfois trop long de s'arrêter pour faire des prisonniers. On voit rouge, alors. C'est naturel... il faut qu'il en soit ainsi. [ ... ]

L'objectif qui m'était assigné est atteint, et il m'est impossible dans de telles conditions de pousser plus loin. Je me trouve trop exposé, et, il ne me reste qu'à m'organiser le mieux possible. Des signaux sont allumés pour indiquer au poste d'observation du fort de Souville les points atteints, j'envoie un compte rendu au colonel dans lequel j'expose que, très en l'air, je risque d'être encerclé en cas de contre-attaque ennemie. [ ... ]

Vers 16 ou 17 heures, un des hommes qui venaient d'atteindre le dépôt, me dit avoir vu en passant le sous-lieutenant Le B... agonisant dans un trou. Je donne aussitôt l'ordre d'aller le chercher, bien que la tâche soit difficile.

[ ... ] Peu après, on l'apportait roulé dans une toile de tente. Le trajet qu'il avait dû faire, traîné jusqu'au dépôt, fut très pénible. Avec toutes les précautions voulues, je l'installe sur une paille et lui donne les quelques gouttes d'eau que je puis trouver, car il meurt de soif. Il reprend vite connaissance, dans ce bien-être que tout blessé ressent quand il est recueilli, à l'abri, après avoir eu l'impression de finir seul et abandonné dans un trou ; Le B... me parle. Il se voit perdu, atteint de deux balles, dont l'une lui a traversé les reins. Il sent venir la mort, avec le calme d'une grande âme, et me confie les dernières pensées qu'il adresse à sa femme.

[ ... ] Je l'empêchais de parler, car cela le fatiguait. Chaque fois que j'avais une minute, je venais la passer à son côté, et voyais l'espoir de la vie renaître en lui, à mesure que le repos diminuait ses souffrances. Il finit par s'assoupir, tranquilisé par ma promesse de faire tout au monde pour le transporter à la nuit tombante au poste de secours. Je pus tenir cette promesse, mais il mourut peu de temps après son arrivée.

[ ... ] Le 23 mai, à 1 heure, on m'envoie une bande de tirailleurs marocains. Sont-ils 50, 100, le capitaine qui les conduit l'ignore lui-même. Ereintés par une longue marche, n'ayant plus d'eau dans leurs bidons (on sait l'importance de l'eau pour les troupes noires), ils s'affalent et encombrent les abords du dépôt. Le capitaine m'avoue que je n'aurai pas trop à compter sur eux. Il ne se trompait pas.

[ ... ] Une cinquantaine de bidons d'eau sont apportés, envoyés par le colonel ; c'était peu, même pas un quart d'eau par homme. Ils n'avaient pas bu depuis quarante-huit heures.

[ ... ] Les pertes du Bataillon se précisent. Je n'ai même plus la moitié de mon effectif. Tenons encore vingt heures. Car j'espère que l'on nous fera relever la nuit suivante, l'ayant demandé en faisant ressortir les pertes et l'état de fatigue de mes hommes.

[ ... ] Le colonel B..., qui n'hésitait pas à parcourir ses premières lignes, surtout quand elles se trouvaient exposées, vint me trouver à 8 heures au dépôt. Il se rendit compte lui aussi de notre position difficile ; il voulut donner lui-même les ordres reçus au capitaine commandant la compagnie marocaine pour la continuation de l'attaque.

Ce capitaine fut long à venir. Cela ne m'étonna pas, car le tir des mitrailleuses ennemies se précisait d'heure en heure, et le parcours de la première ligne était impossible. Enfin le capitaine arrive et le colonel, le mettant aussitôt au courant de la situation, termine son

exposé en lui donnant l'ordre d'attaquer de notre côté, en marchant sur le fort. Le pauvre capitaine, dont les traits s'allongent et dont l'angoisse grandit au fur et à mesure que le colonel déroule son plan, répond que, puisque c'est l'ordre, il l'exécutera, mais qu'avec les quelques Marocains dont il dispose, l'attaque lui semble vouée à un échec et que personne n'en reviendra.

Le capitaine R... n'eut pas à tenter l'assaut. Il fut tué en regagnant sa compagnie quelques pas après être sorti du dépôt.

Vers 13 heures nous entendons des coups de fusil et des éclatements de grenades sur toute la ligne. Quelques minutes après les sentinelles du dépôt crient qu'elles aperçoivent en dehors de notre front des paquets de Boches descendant à notre droite et à notre gauche. Les mitrailleuses du dépôt déclenchent aussitôt un feu violent sur eux. Autour de nous rien encore. Les Marocains, que les grenades terrifient, s'enfuient vers l'arrière. Ils ne vont pas loin car, aperçus et atteints par les mitrailleuses, ils tombent les uns après les autres.

[ ... ] Les Allemands gagnent du terrain et je me rends compte maintenant qu'il s'agit d'une vigoureuse contre-attaque faite avec des forces très importantes. En effet, deux divisions bavaroises avaient été amenées la veille et massées dans le ravin de la Coulevre. Les Allemands avaient connu le projet de l'attaque du fort.

## BIBLIOGRAPHIE

LEFEBVRE - DIBON, Chef de bataillon de réserve

Quatre pages du 3<sup>e</sup> Bataillon du 74<sup>e</sup> R.I.  
(Imprimerie Berger-Levrault)

# C'EST UN PETIT TRAIN DÉPARTEMENTAL... QUI VA SON CHEMIN...

## ALLONS PRENDRE LE TRAIN

### *La gare de Blagnac*

C'est Mercredi matin. Il est environ 8 h 30. Des groupes de Blagnacais, hommes et femmes, chargés de paniers, de baluchons sommaires, parfois vides, parfois chargés lourdement de volailles, de choux-fleurs, de carottes, se hâtent sur le chemin de la gare. Il ne faut surtout pas rater le "train noir" qui doit s'ébranler à 9h41 et les conduire au marché de Cadours. Parfois c'est une charrette qui les transporte. Quelques hommes portent la grande blouse bleue ; les femmes ont souvent la tête enveloppée d'un fichu noir et l'on entend claquer des sabots.

A la gare, le chef de gare, en l'occurrence "la garde-station" les accueille dans l'unique pièce partagée par une cloison grillagée à sa partie supérieure. D'un côté est la salle d'attente avec le poêle et la bascule, de l'autre la partie technique avec le guichet, la casier à billets, le téléphone mural pour prévenir la gare suivante de l'arrivée prochaine du train venant soit de Toulouse, soit de Cornebarrieu.

La garde-station vend les billets longs de 5 cm portant le nom de la gare destinataire avec la précision aller simple ou aller et retour. Elle les composte à la date du jour et enregistre aussi les colis. Elle est en outre responsable des aiguillages car les trains passent à peu près aux mêmes heures et une voie de garage est prévue pour les croisements éventuels, ainsi qu'un quai spécial d'embarquement et surtout de réception du bétail et des très grosses marchandises .

Les voyageurs sont prêts à monter dans les wagons, les animaux dans les bétailières qui leur sont réservées.

### *Voici le train*

Venant de Purpan il a grimpé, parfois péniblement la petite côte depuis le pont du Touch. La garde-station a du travail, mais le chef de train présent

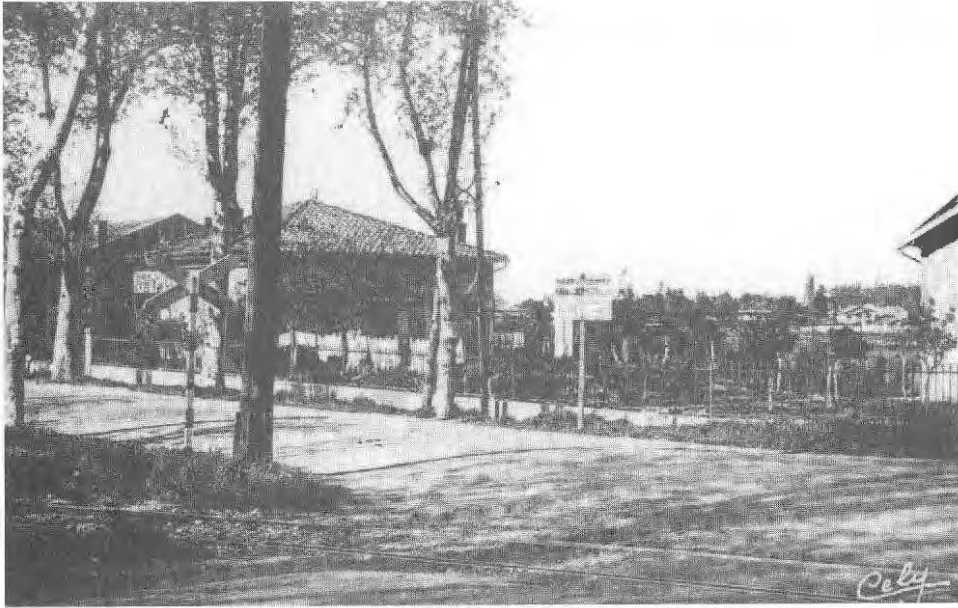


«Le train noir» en gare de Blagnac .  
(Coll.. C.C.M.P.)

sur tous les convois s'occupe des voyageurs, dans les gares et aussi aux arrêts facultatifs, vérifie les billets, enregistre et charge les vélos. Le conducteur et le chauffeur restent sur la machine.

### *C'est le départ*

Le chef de train siffle pour donner le signal. Le train peut démarrer. Mais parfois "la machine noire" trop lourdement chargée avait quelques difficultés pour gravir une petite rampe à la sortie de la gare. Des anciens Blagnacais se souviennent : "La chef de station, Madame Messal, arrêta la circulation des automobiles, heureusement rares à cette époque, sur la route de Grenade, avant la gare. Le train reculait de quelques dizaines de



Le train va prendre de l'élan depuis la route de Grenade. (Coll. R. Espanol)

mètres, prenait l'élan nécessaire, passait devant la gare sans s'arrêter et rejoignait ainsi la route de Cornebarrieu".

Le départ a eu lieu à l'heure. La garde-station décroche le téléphone mural, actionne la manivelle et prévient en morse la gare suivante, Cornebarrieu, de l'arrivée du train n° 103 (chaque train avait son numéro et chaque gare son signal particulier en morse). Il y aura peut-être un arrêt facultatif à la Sabatère, un peu plus loin au bord de la route. C'est l'affaire du chef de train.

### *Un peu de répit*

Un moment de vie intense de cette petite gare est terminé. Il y a déjà eu deux passages ce matin, un dans chaque sens ; il y en aura encore quatre autres avant ce soir. Chacune des gares terminus, Cadours, Lévignac et à Toulouse la gare Roguet abritera pour la nuit le train qui partira demain matin. Et cela tous les jours, Dimanche compris, avec les deux journées importantes du Mercredi (marché de Cadours) et du Samedi (marché de Grenade).

Quand il fait trop sombre, la gare, les quais sont éclairés avec des lampes à pétrole ; en hiver la gare est chauffée avec le poêle à charbon. L'électricité n'est jamais arrivée jusqu'à la gare ; elle s'est arrêtée sur la route de Grenade à la graineterie de Monsieur et Madame Mistou en face de la rue Honoré de Balzac.

Le 22 Mai 1905, le Conseil Municipal de Blagnac avait jugé que la gare n'était pas convenable : salle d'attente trop petite, manque de dépôt pour les marchandises, de lieux d'aisance, d'eau potable. La Compagnie s'est contentée de créer un dépôt pour les marchandises. Il n'y a jamais eu ni eau potable, ni lieux d'aisance...un petit bosquet voisin faisait l'affaire.

La gare de Blagnac, située sur la route de Grenade au carrefour de la route de Grenade et de la route de Lectoure (rue Servanty) sera en service jusqu'à la fermeture définitive en Avril 1947 de la ligne Toulouse-Cadours, concurrencée par la circulation automobile. On peut apercevoir le bâtiment près de la clinique vétérinaire, derrière la maison où logeait Madame Messal, la dernière "garde-station" et son mari, lui-même conducteur de train.

Après l'évocation de la vie quotidienne, il convient d'aborder l'histoire de ce petit train, sa naissance et son développement, le tracé de son parcours, la fréquence de ses passages, les vitesses atteintes et le matériel utilisé, enfin le rôle qu'il a joué dans la vie économique essentiellement rurale et dans la vie des habitants de Blagnac et de la région jusqu'à son abandon définitif.

## I - UN PEU D'HISTOIRE

### *Premiers projets*

Dès 1868, le Conseil Municipal de Blagnac avait eu à donner son avis pour l'emplacement éventuel de stations à établir sur la ligne de chemin de fer à voie normale, exploitée par la Compagnie du Midi, reliant Toulouse à Auch. Il avait émis le voeu d'un arrêt de quelques secondes à Saint-Martin-du-Touch destiné aux habitants de Blagnac et de Beauzelle,

voeu formulé auprès du Préfet, à remettre à la Compagnie...peut-être accueilli favorablement ?

Vers 1890, ce sont les habitants de divers cantons de la Haute-Garonne qui, n'ayant pas la chance d'être desservis par les grandes lignes reliant Toulouse à Auch, Narbonne, Bordeaux ou Paris, exerçaient d'énergiques pressions sur leurs élus afin d'obtenir rapidement des voies ferrées d'intérêt local qui faciliteraient leurs déplacements et l'écoulement de leurs produits. Le Conseil Général envisagea plusieurs projets parmi lesquels celui d'une ligne Toulouse-Cadours par Grenade. Ces projets furent tout d'abord abandonnés car les estimations du trafic n'étaient pas jugées assez encourageantes.

### *Timide réalisation : Boulogne-sur-Gesse*

Pourtant lors de sa session de Février 1894, le Conseil Général décide de réaliser la ligne Toulouse-Boulogne-sur-Gesse en renonçant toutefois aux autres projets. Il crée à cette fin la Compagnie du Chemin de Fer d'intérêt local de Toulouse à Boulogne-sur-Gesse (TB) constituée le 1<sup>er</sup> Avril 1897 pour soixante deux ans.

Cette ligne mise en service par tronçons fut reçue définitivement en 1902. La date d'ouverture du premier tronçon Toulouse-Fonsorbes et de l'embranchement Fonsorbes-Sainte-Foy-de-Peyrolières était fixée au 16 Octobre 1900. Les locomotives commandées n'étant pas livrées à temps, on utilisa deux locomotives de chantier la "Meuse" et la "Madeleine", vendues par Frédéric Weidknecht, un ancêtre de notre famille, qui avait achevé leur construction dans son usine du Pont de Flandre et dont elles portaient le nom. En 1901, elles cédèrent la place aux locomotives prévues reprenant leurs précédentes activités ou, comme «La Meuse» dans le Tarn, conduisant d'autres trains d'intérêt local.

Cette ligne qui pénétrait dans le Gers sur 24 Km fut la seule à être classée "train d'intérêt local", les autres appartiendront à la catégorie "tramway". Elle fut la première exploitée et la dernière fermée au trafic. C'est elle qui reçut le plus d'attention de la part de la Compagnie dans le domaine de la voie, plus souvent en plate-forme indépendante distincte des routes, ou

**F. WEIDKNECHT**

Ingénieur-Constructeur

SPECIALITÉ

LOCOMOTIVES-TENDER

A Voies étroites et Normales

Chemins de Fer sur Routes

TRAMWAYS

ENTREPRENEURS, MINES

USINES

ETC., ETC.

Voitures Automobiles

A VAPEUR

Sur Rails et sur Routes



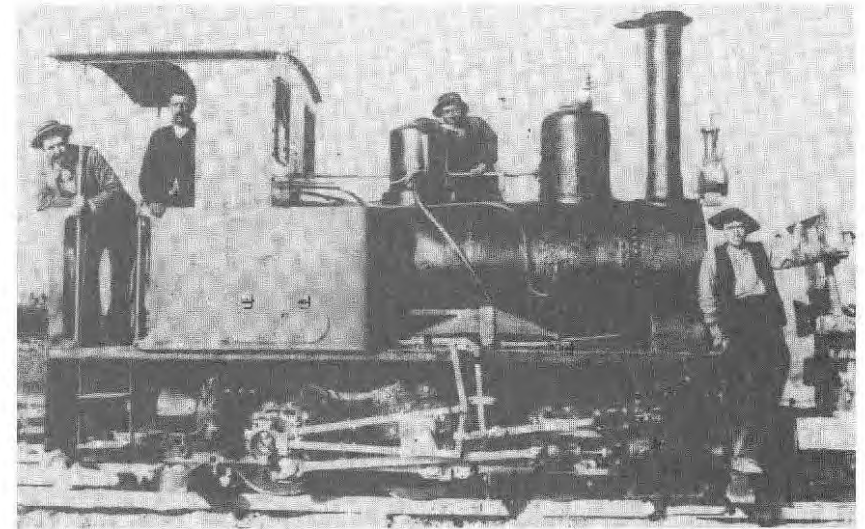
La «Meuse»

*Ateliers de Construction du Pont-de-Flana*

1 et 3, Boulevard Macdonald, PARIS (Porte de la Villette)

LOCOMOTIVES A ADHERENCE TOTALE POUR FORTES RAMPES ET COURBES DE PETITS RAYON

Type pour Voies étroites - SYSTEME HAGGANS -



Sur les 3 plaques on peut lire : N° 1 - Frédéric Weidknecht : ingénieur constructeur -  
Usine du Pont de Flandre 1883 - La Meuse

celui de la traction, automotrices remplaçant très tôt les vieilles locomotives à vapeur.

### *Enfin Cadours*

Très vite, devant le bon accueil fait à son petit train, la Compagnie TB envisage son extension et obtient le 10 Avril 1901 une concession pour exploiter la ligne Toulouse-Cadours en passant par Grenade. Elle change de nom s'appelant désormais : Compagnie de Chemin de Fer du Sud-Ouest (S.O). Le tracé de la ligne est définitivement adopté en Août 1902, les tronçons Toulouse-Grenade et Grenade-Cadours ouverts l'un après l'autre, courant 1903, en avance sur la date primitivement fixée : Avril 1904.

Cette ligne était établie dans de moins bonnes conditions que celle de Boulogne-sur-Gesse puisque sur 48 Km de longueur totale, 20 Km soit 42%, étaient en accotement des routes ou des rues de Toulouse. Il en était ainsi dans la traversée de la commune de Blagnac, sauf au voisinage de la gare. En quittant celle-ci, le train suivait une petite tranchée, à l'emplacement des bâtiments actuels d'Airbus, avant de rejoindre et de longer la route qui rejoignait Cornebarrieu, route absorbée depuis par l'aéroport. D'autre part son profil comportait des rampes assez raides à la sortie de Toulouse et surtout après Grenade.

### Le réseau s'étend

C'est en 1903 que furent approuvées la construction de quatre autres lignes : Toulouse-Caraman, Caraman-Revel, Pins-Justaret à Saint Jean de Verges, Carbonne à Montesquieu.

Enfin en 1908, la Compagnie S.O. décida d'établir une ligne Toulouse-Lévigac, utilisant la voie de Toulouse à Cornebarrieu bifurquant ensuite vers Lévigac. Son exploitation commença en 1912.

CHEMINS DE FER  
DU SUD-OUEST

## MARCHE DES TRAINS

du 10 AVRIL 1921

Les trains comportent des places en 1<sup>er</sup> et 2<sup>es</sup> classes sauf les Rapid — Les correspondances avec les trains de la Compagnie de Midi s'ont pas garantis

TOULOUSE A CADOURS et embranchement de CORNEBARRIEU à LEVIGNAC											
STATIONS	Tr. 101 Lun. Ven. et Sabat. à Cadours		Tr. 103 (1) Lun. Ven. et Sabat. à Cadours		Tr. 105 Lun. Ven. et Sabat. à Cadours		Jours de Pique à Cadours et Grenade		STATIONS		
	7 53	8 28	17 15	10 40	Tr. 151	Tr. 153	10 55	10 48	17 24	10 56	
Toulouse-Roguet	7 53	8 28	17 15	10 40			Cadours	10 55	10 48	17 24	10 56
Blagnac	7 38	8 41	17 31	10 56			Peysségar	7 03	10 54	17 32	10 54
La Sabatière (A)	7 38	8 50	17 40	11 04			Drodes	7 09	11 00	17 39	11 00
Cornebarrieu	7 47	9 57	17 48	11 13			Galambres	7 19	11 11	17 48	11 11
Aussonne	7 58	10 08	17 58	11 24			Lavaur	7 27	11 19	17 56	11 19
Merville	8 09	10 18	18 10	11 34			Saint-Cézert	7 37	11 29	18 06	11 29
Grenade	8 26	10 35	18 27	11 46	15 50		Grenade	7 56	11 48	18 25	11 41
Saint-Cézert	8 41	10 50	18 42		16 06		Merville	8 10	12 01	18 37	16 06
Lavaur	8 51	11 00	18 52		16 17		Aussonne	8 20	12 11	18 47	16 16
Galambres	9 00	11 10	19 01		16 27		Cornebarrieu	8 31	12 21	18 57	16 26
Drodes	9 09	11 19	19 10		16 37		La Sabatière (A)	8 38	12 28	19 04	16 33
Peysségar	9 15	11 25	19 19		16 44		Blagnac	8 48	12 37	19 14	16 43
Cadours	9 24	11 34	19 28		16 53		Toulouse-Roguet	9 03	12 52	19 29	16 57

(1) Le jour de Marché et Fête à Cadours est le Mercredi — A Grenade, le Samedi. Tout changement qui pourrait être motivé par des fêtes légales.

### Le trafic

Sur la ligne Toulouse-Cadours, qui nous intéresse plus spécialement il y eut tout d'abord trois voyages quotidiens, aller et retour, avec des services spéciaux les jours de marché (le Mercredi à Cadours et le Samedi à Grenade) et pour les transports de marchandises particulièrement encombrantes.

### II - LA GUERRE 1914-1918

La guerre va perturber ce développement qui semble bien engagé. Dès 1914-1915, le trafic se ralentit. Beaucoup d'hommes étant mobilisés, les femmes, les vieux et les enfants avaient bien trop à faire à la ferme pour envisager les déplacements. Il y eut d'abord deux services quotidiens, puis un seul aller et retour avec deux trains qui se croisaient. Les voyageurs passaient ainsi la journée soit à Toulouse, soit à la campagne. Le train direct Toulouse-Lévigac fut supprimé. Seules furent maintenues des navettes au départ de Cornebarrieu.

### III - A NOUVEAU, LA VIE ET LA PROSPERITE

Après quatre années de souffrances et de tueries, nos compagnies reprennent peu à peu une vie normale. Le réseau se réorganise progressivement. Il atteint sa structure définitive et son extension maximum de 408 Km au début des années 30.

DE TOULOUSE A CORNEBARRIEU ET LEVIGNAC							DE LEVIGNAC A CORNEBARRIEU ET TOULOUSE					
STATIONS	Tr. 121		Tr. 123		Tr. 125		Tr. 127		Tr. 129		Tr. 131	
	Jour	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur	Leur
Roguet	8 32	7 13			12 00	18 06	18 56					
Blagnac	8 49				12 16	18 22	19 13					
La Sabatière (A)	8 56				12 25	18 31	19 22					
Cornebarrieu	9 06	8 42	10 02	12 33	18 39	19 30						
Mondonville	9 24	9 00	10 20	12 51	18 57	19 48						
Doux	9 30	9 06	10 26	12 57	19 03	19 54						
Les Fourties (A)	9 35	9 11	10 31	13 02	19 08	19 59						
Montaliget	9 42	9 18	10 38	13 09	19 15	20 06						
Magneville (A)	9 48	9 22	10 52	13 13	19 19	20 10						
Lévigac	9 52	9 28	10 58	13 19	19 25	20 16						

(1) Le jour de Marché et Fête à Lévigac est le Mardi. Les Fêtes autres que le Mardi sont le 19 Septembre. Tout changement qui pourrait être motivé par des fêtes légales.

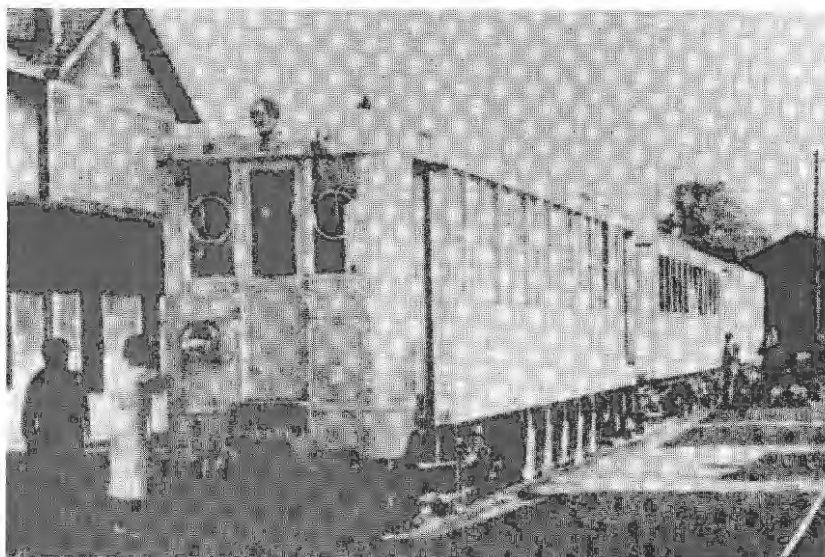
Sur la ligne de Cadours il y a toujours trois voyages quotidiens, aller et retour, avec services spéciaux si nécessaire. Les numéros d'identification des trains ont changé : classés de 20 à 30 en 1907, puis de 100 à 154 à partir de 1931.

### *Vitesse*

Plus important pour les voyageurs, la vitesse, donc la durée du voyage se sont beaucoup améliorées. En 1916 le trajet s'effectuait à 19,1 Km de moyenne horaire, en 1930 à 22,2 Km et en 1931 à 31 Km. A l'heure du TGV ces vitesses semblent dérisoires ; pourtant à certaines heures d'embouteillage sur nos routes y-a-t-il tellement de décalage ?

### *Les automotrices*

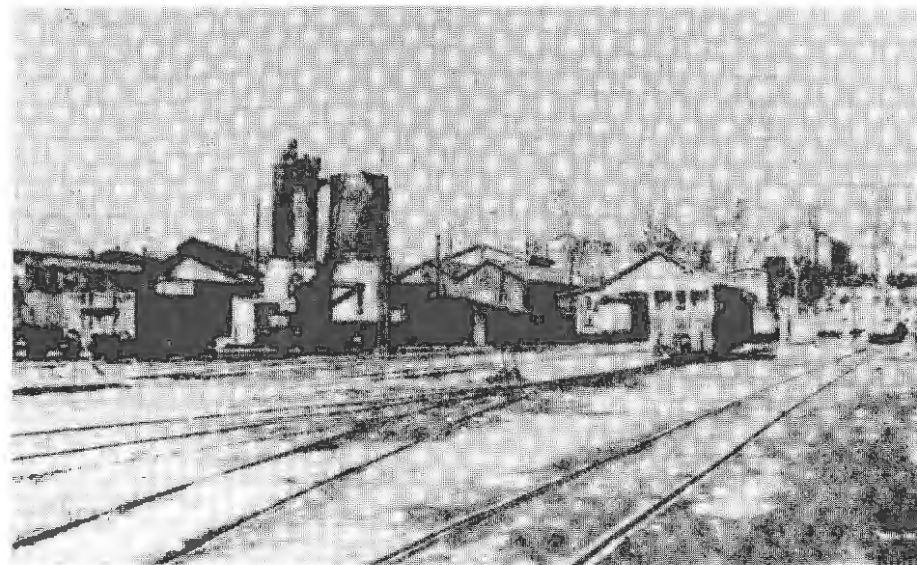
Cette évolution a été rendue possible par la modernisation de l'équipement entreprise par la Compagnie du S.O. à partir de 1926. Du 29 Mai au 20 Juin, une automotrice à accumulateurs effectue un aller et retour par jour sur la ligne Toulouse-Lévignac, tout en procédant à des essais sur d'autres lignes. Puis ces "trains blancs" équipèrent progressivement toutes les lignes, les essais des prototypes ayant été



Le train blanc.

concluants. Toulouse-Lévignac fut équipée à partir du 1<sup>er</sup> Décembre 1934. Ces automotrices plus rapides que les locomotives à vapeur pouvaient remorquer jusqu'à quatre wagons peints comme elles de couleur claire.

### *Les autorails*



Un autorail à la Gare Roguet. (voir aussi la couverture)

En Juillet 1936 des autorails diesels remplacèrent les automotrices à énergie électrique, sur les lignes Toulouse-Cadours et Lévignac et restèrent en service jusqu'à l'arrêt définitif du trafic.

D'une forme semblable à celle des autocars, elles étaient peintes de deux couleurs : le bas rouge, le haut beige clair, les wagons étaient peints dans les mêmes couleurs.

L'intérieur était divisé en compartiments : tout d'abord celui du moteur et du conducteur, celui réservé à la poste, celui des voyageurs (32 places assises, 10 debout), enfin un compartiment pour les bagages encombrants. Les sièges recouverts de cuir, disposés dans le sens de la marche n'avaient rien de commun avec les bancs de bois adossés aux parois des wagons précédents. L'éclairage et le chauffage étaient prévus. C'était le grand confort, presque le luxe !



En route pour le marché avant que les bancs de bois soient remplacés par des sièges un peu plus confortables.

Toutefois les locomotives à vapeur, baptisées les "machines noires" par le personnel furent conservées. Elles étaient réservées aux jours de marché et au transport des marchandises lourdes et encombrantes. Outre le classique wagon de marchandises qui accueillait aussi les vélos, elles pouvaient aussi tirer des bétailières grillagées dans la partie supérieure de leurs parois, des plate-formes transportant du gros matériel agricole, d'autres aménagées pour le transport du bois.

Les bouchers, les cafetiers et d'autres commerçants et collectivités venaient à la gare prendre livraison des animaux, des bouteilles de bière ou de limonade, des fromages et de tant d'autres marchandises nécessaires à leur commerce et au ravitaillement des Blagnacais.

### *Les gares et les stations*

La gare de Blagnac, simple bâtiment à un niveau où le logement n'était

pas prévu pour le responsable a déjà été décrite. Elle n'avait droit qu'au titre de "station" comme ses semblables sur les diverses lignes. Les "garde-stations" non logés, étaient le plus souvent des femmes dont le mari, en général employé de la Compagnie S.O, y travaillait en tant que conducteur, chef de train, cantonnier ou mécanicien affecté à l'entretien du matériel.

Des gares plus importantes, comme à Grenade, étaient édifiées. Elles étaient toutes identiques : un rez-de-chaussée à quatre grandes portes réservé au travail, un premier étage pour le logement du "chef de gare". Celui-ci comme ses collègues travaillant sur les trains était doté d'un uniforme et d'une casquette avec le monogramme S.O. Mais les femmes bien qu'ayant les mêmes responsabilités n'avaient pas droit à cet honneur! Sur la ligne Toulouse-Cadours, il y avait un arrêt facultatif à la Sabatère, neuf stations et trois gares : Cornebarrieu sans étage, Grenade (toujours un homme) et Cadours à un étage pour le logement. Sur Toulouse-Lévig-nac, sept gares ou stations et trois arrêts facultatifs.

### *La gare Roguet*



La gare Roguet, entrepose et entretient les machines.

Située sur l'avenue Etienne Billères, à l'emplacement actuel de la poste, la gare Roguet était d'importance primordiale. Point de départ de tous les trains de la Compagnie, elle assurait aussi la jonction avec le réseau du Chemin de Fer du Midi. Facilitant les voyages par chemin de fer, elle était surtout indispensable pour l'acheminement de toutes les marchandises à petite ou à grande vitesse selon leur encombrement, dans toute la France par le réseau des voies ferrées normales. Les Blagnacais allaient à la gare de Blagnac prendre livraison de leurs colis ou les expédier. C'est aussi à la gare Roguet que le matériel roulant était entreposé et entretenu.

### *Le train et la route. Cohabitation périlleuse*

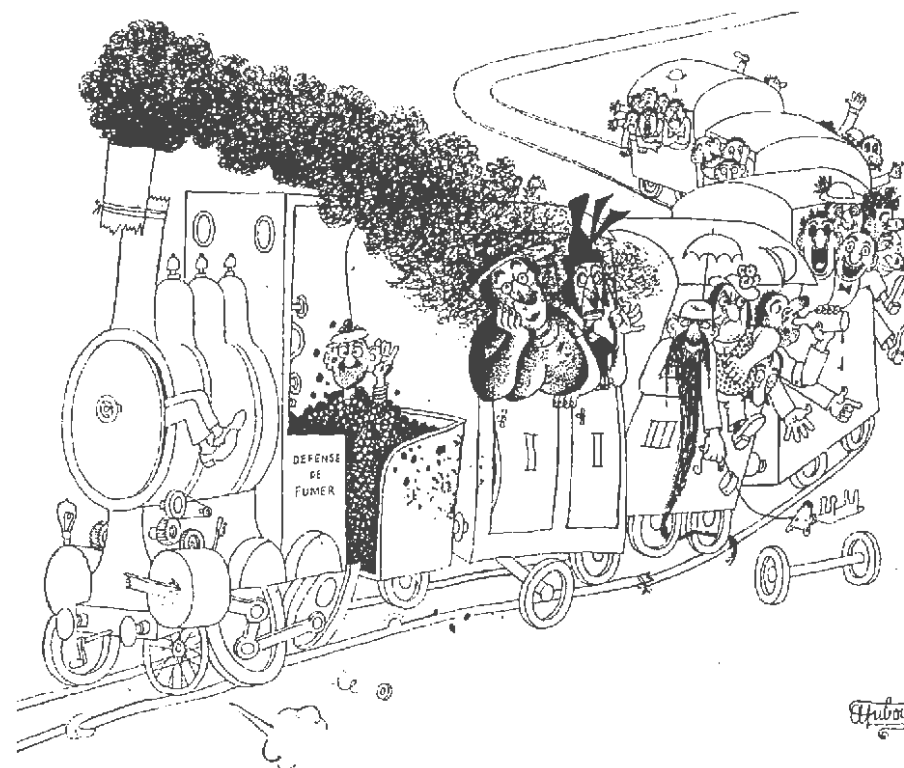
En quittant la gare, ces petits trains circulaient obligatoirement en ville, ce qui posait quelques problèmes. Ils occupaient un côté de la chaussée, l'autre étant réservé aux tramways, les automobiles évoluant entre les deux. Mais parfois les rails se croisaient.

Le petit train de Cadours rencontrait très vite les lignes de tramways se dirigeant vers le centre ville (lignes 4, 5, 6, 15, 46, 48, 64, 66) et s'engageait ensuite sur le côté gauche de l'Avenue de Bayonne, le côté droit étant réservé aux tramways 5, 15, 64, 66. A la hauteur de la Cartoucherie, nouveau croisement, cette fois avec la ligne spéciale desservant cet établissement. Il atteignait le site de Purpan et devait traverser les voies 64 et 66 car, à partir de 1931, un embranchement particulier était établi pour apporter les matériaux sur le chantier de construction de l'hôpital. Puis notre petit train se dirigeait vers Blagnac, toujours sur le côté gauche de la route pour rejoindre le pont du Touch, parallèlement à la ligne 66 (voir question d'histoire N° 11) qu'il avait dû traverser une dernière fois. Enfin c'était la gare, puis quelques centaines de mètres en site propre et à nouveau le côté de la route de Cornebarrieu.

Que d'embûches sur ce trajet de quelques kilomètres !

Peu d'automobiles, mais les nombreux cyclistes et piétons circulaient en liberté. Sans parler des chiens et des chats !

La première règle, très simple, concernait les tramways. Ils étaient tenus

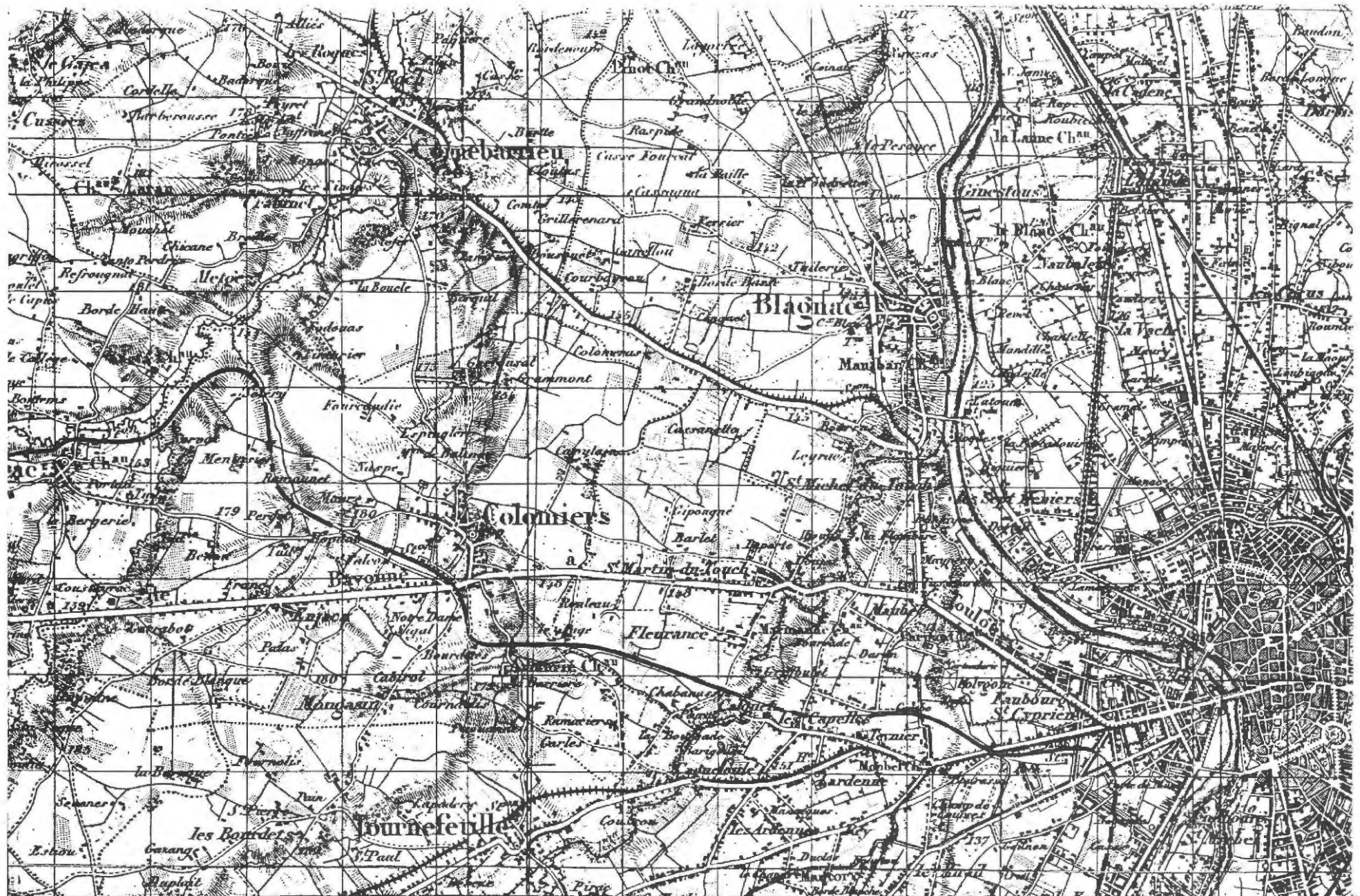


Moi, je voyage pour chasser les idées noires....

de marquer l'arrêt à chaque croisement, signalé par une simple plaque rouge. Quant aux cyclistes, aux piétons et aux automobilistes, à eux de faire attention s'ils tenaient à la vie.

Malgré tout, parmi les 90 accidents recensés en 1927 (déraillements, collisions et même une camionnette coupée en deux) un seul a coûté la vie à un cycliste.

A une date non précisée 190., une lettre quelque peu surréaliste de la Chambre de Commerce de Toulouse "demande à Monsieur le Maire de Blagnac de formuler un voeu demandant le déplacement de la gare Roguet à la place Esquirol". Pas de traces de la suite donnée à cette requête pour le moins curieuse.



Voie ferrée de la gare Roguet à Combarrieu

### *La signalisation est rudimentaire*

La Compagnie améliora cette signalisation, à vrai dire inexistante mais qui demeura rudimentaire. Le départ des trains en gare de Toulouse-Roguet était commandé par un disque rouge éclairé la nuit ; un portail de fermeture de la gare était signalé par un carré à damiers.

Sur la route étaient annoncés, les ralentissements par un carré vert et blanc non éclairé la nuit, les croisements par une plaque rectangulaire bleue avec une locomotive blanche et la mention "Attention au train". C'était vraiment le minimum. Au début des années 30 on adopta en outre la classique croix de Saint-André.

Pour ne pas être confondus avec les autres véhicules routiers munis de deux sources lumineuses on équipa les autorails d'une plaque de tôle placée sur leur partie frontale, évidée suivant un contour rappelant la machine à vapeur, qui pouvait être éclairée la nuit et donner l'illusion d'un troisième phare.

### *Le petit train connaît des années fastes*

Dans les années 30, la Compagnie du S.O connaît son épanouissement maximum. Sur 221 Km de voies, le trafic était essentiellement agricole, les régions desservies ne possédant pratiquement pas d'industries. La ville de Toulouse constituait aussi un pôle d'attraction considérable.

Pour la période 1932-1936, la moyenne annuelle du trafic des voyageurs était de 825 000 soit environ 2.260 par jour. Le tonnage annuel du trafic de marchandises était de 130 000 tonnes pour une distance moyenne de 45 Km. Les marchandises transportées étaient les céréales et les farines (20 000 tonnes), les boissons et les vins (2 200 tonnes), d'autres denrées alimentaires (7 300 tonnes), le bois de chauffage (18 000 tonnes), de la houille et autres combustibles (8 500 tonnes), des matériaux de construction (40 000 tonnes), des amendements et engrais (20 000 tonnes), des pailles, fourrages, machines agricoles (14 000 tonnes) et des bestiaux (40 000 têtes).



En gare de Launac une lieuse attend d'être déchargée.

Malgré cette prospérité, le trafic se ralentissait peu à peu, concurrencé par l'automobile.

### **IV - LA GUERRE 1939-1945**

La paix et la prospérité sont éphémères. Dès le début de la guerre, c'est la raréfaction et très vite le rationnement de plus en plus sévère de nombreuses denrées et marchandises et aussi des sources d'énergies nécessaires à la traction des convois. Paradoxalement, semble-t-il, on assiste à une accélération rapide du trafic.

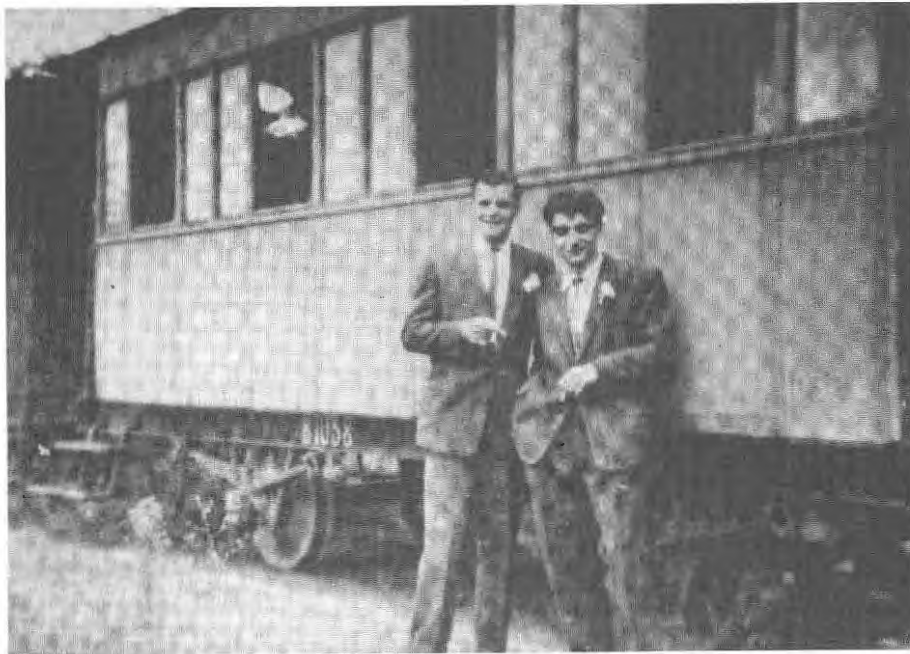
Le manque d'essence ralentit voire supprime la circulation automobile des particuliers mais aussi celle des quelques autobus qui avaient commencé à remplacer le train. Les difficultés de ravitaillement entraînent de plus en plus les citadins vers les campagnes pour tenter de s'y ravitailler.

Le petit train retrouve ainsi une nouvelle jeunesse au prix de bien des difficultés. Heureusement toutes les lignes n'avaient pas été déposées, le matériel roulant avait été conservé et le trafic reprit de plus belle.

Premier problème : l'énergie. Les autorails diesels furent équipés de "gazogènes" comme les automobiles et les autobus en utilisant le bois. Le départ à l'heure n'était pas toujours garanti ; le feu de bois est quelquefois capricieux !

Ces autorails furent ensuite modifiés afin de pouvoir utiliser le gaz naturel de Saint Marcet, dont la région avait la chance de pouvoir disposer assez facilement. Les "machines noires" reprirent du service. On réalisa mille prouesses telle que la récupération des huiles de roulement sur le matériel inutilisé. La pauvreté rend économe et ingénieux.

Le trafic devint énorme et rémunérateur. Les Toulousains et leurs vélos



Sept. 47, ce wagon entreposé à la gare de Blagnac attend avec ses semblables la venue du ferrailleur.

s'entassaient dans le train, surtout le Dimanche, partant à la campagne en quête de ravitaillement chez de lointains cousins ou connaissances. Les autorails et les automobiles tiraient parfois deux ou trois wagons où les vitres absentes étaient remplacées par du contreplaqué.

Pendant ces cinq années où la situation économique ne cessait de s'aggraver, la guerre de plus en plus terrible exigeant toujours plus d'hommes, plus de nourriture, plus d'énergie, le petit train aida la population à lutter contre la misère.

## V - LA PAIX REVIENT, LE PETIT TRAIN S'ENDORT

Peu à peu le ravitaillement s'améliore, le trafic se ralentit. Moins de voyageurs, davantage d'automobiles et d'autobus en circulation.

Et c'est la fin du petit train.

Le 26 Mars 1947, Monsieur le Directeur de la Régie Départementale des Chemins de Fer du S.O qui en 1943 a remplacé la Compagnie S.O, informe Monsieur le Maire de Blagnac que le trafic sur la ligne Toulouse-Cadours sera définitivement interrompu le 1<sup>er</sup> Avril 1947 et remplacé par des services automobiles dont il communique les horaires. Il demande à Monsieur le Maire d'informer ses administrés. "Nous vous serions reconnaissants de donner à nos informations toute la publicité nécessaire". Les garde-stations restent à la disposition du service et "seront chargés de la réception des expéditions, des messageries, colis postaux, petits colis et toutes marchandises au départ, de leur délivrance à l'arrivée à l'exception des transports antérieurement effectués par wagons complets".

Pendant quelques temps les Blagnacais continueront à aller à la gare expédier et chercher leurs colis. Peu à peu les autobus s'adapteront aux demandes multiples nées de la poussée de l'habitat dans les communes de plus en plus éloignées de la ville. La SERNAM s'occupera du transport et de la livraison des marchandises.

À la gare de Blagnac, du matériel roulant fut entreposé quelque temps



avant d'être déplacé ou démoli sur place par le ferrailleur Tapiou. Puis ce fut le tour des rails. Le "Chemin de la gare" a perdu son nom. C'est la "Rue du 11 Novembre". Seuls les bâtiments de la gare et la maison de la "garde-station" seront encore visibles.

Le petit train a vécu.

### Derniers projets

En 1950, la gare faillit connaître une nouvelle jeunesse. Le 15 Décembre le Conseil Municipal demande la priorité pour l'achat de la maison et des terrains mis prochainement en vente par la Compagnie du S.O en prévision de la création d'une classe enfantine et d'une classe mixte pour accueillir les enfants du quartier. En effet, la Cité Montplaisir se construit à l'emplacement du château et du terrain du même nom et les habitants qui conduisent leurs enfants à l'école du centre du village réclament avec insistance l'édification d'un groupe scolaire. C'est pour leur donner satisfaction que le Conseil Municipal envisage cette solution. Le 18 Septembre 1951, il est toujours sur la même position, contestant l'effectif de huit élèves avancés par la Préfecture alors "que dans ce quartier il dépasse actuellement quinze enfants ; que d'autres part onze villas sont en mesure d'être habitées et vingt deux en cours de construction".

En Novembre 1952 rien n'est encore réalisé et les habitants réclament avec insistance, dans l'immédiat une garderie, et très rapidement "la construction de deux écoles pour enfants de cinq à dix ans".

Avec un retard certain, le 28 Juin 1953, la Préfecture consent à la cession de la gare de Blagnac et des terrains attenants en faveur de la commune en vue de la création des classes prévues. Le prix fixé de 285 000 francs est accepté à l'unanimité.

C'est l'édification du groupe scolaire de l'Aérogare (maternelle, garçons, filles) qui sera en fin de compte réalisé sur le proche terrain du Plateau.

# LE PETIT TRAIN

(TCH TCH FOU)

Par  
Mar

Rumba *Mi b*  
Fa7 Basse (a) Fa7 Mi b Fa7 Sib M

## REFRAIN

Sib

Un p'tit train  
Un p'tit train

# UN TOUT PETIT TRAIN

PAROLES DE MAURICE PON  
MUSIQUE DE HENRI SALVADOR

De Dans di - r le nu Fu voy - agei du wa - y

CRÉE PAR INVOLONTÉ EN 1942

## HENRI SALVADOR

SUR DISQUES POLYDOR

EDITIONS LABBE PARIS - 27

EN DÉPÔT AUX 20, RUE de Valenciennes

Copyright 1952 by Editions Musicales, 27, Bd Beaumarchais.

# UN TOUT PETIT TRAIN

Paroles de Maurice PON

Bolero moderato

Le p'tit train — Qu' —  
— t't train —  
Fa7

Musique de Henri SALVADOR

REFRAIN

Dans le train ma - tin  
Dans le train ma - tin

Un tout pe - tit train  
Un tout pe - tit train

as la can - pa - tu - gne re  
i l'a - ve - tu - gne re

Un pe - tit ruisseau  
Et en - his ca - ba

Le chant des oi - seaux  
Dans au coin per - tu

Un pe - tit berger  
Cun - ce le berger

Re - ve - lea - dremont  
Nous se - rons heu - reux

mais plus tard — Las - ses des

Do7  
dim Sol7

— vent au pe - tit train Qui flâ - nait — Par - mi les verts bo - ca - ges

Tch - Tch Fou Tch - Tch Fou Tch — Nous le re - grett' - rons

bien...

Do6

Basse seule

© R. U. Grav. P. B. 6939

RUMBA

# Le Petit Train

ANDRE CLAVEAU  
Paroles et Musique de MARC FONTENOY

JEAN MORE  
DISQUE COLUMBIA

JACQUES HELIAN  
DISQUE PATHÉ

Éditions PAUL BEUSCHER-ARPEGE  
PARIS - LONDRES - NEW-YORK - MILAN - BARCELONE - BRUXELLES

© R. U. Grav. P. B. 6939

DILLARD & Cie, Imp. Paris.

## VI - CETTE FOIS LE PETIT TRAIN EST BIEN MORT.

Pendant près de cinquante ans "le tortillard" a vaillamment rendu service à toute une population rurale qui n'avait à sa disposition que des jambes, des brouettes, des charrettes et des vélos pour se déplacer, échanger les produits de la terre, se procurer les instruments de culture de plus en plus sophistiqués.

A Blagnac, seuls les anciens se souviennent de son existence. Les derniers employés de la Compagnie S.O ont créé sous l'impulsion de Monsieur Lacombe l'Amicale "Les mainteneurs des chemins de fer du Sud-Ouest". Une journée par an, ils se retrouvent partageant un repas joyeux et quelque peu nostalgique.

Dans la mémoire collective il reste encore des dessins, souvent humoristiques, des chansons évoquant le "tortillard" du passé.

On peut encore chanter avec André Claveau ou Jacques Hélian, ou Henri Salvador.

"Hélas, il y a des gens qui trouv'nt que c'est exagéré  
De donner tant d'argent pour qu'un p'tit train aille se prom'ner.  
Alors ils lui ont dit "Cett'fois c'est bien fini  
Profites-en c'est ta dernière sortie"  
Mais plus tard lassés des grands voyages  
Nous pens'rons souvent au petit train  
Qui flânait parmi les verts bocages.  
C'est fini".

Jeannette WEIDKNNET

## BIBLIOGRAPHIE

- Magazine des tramways à vapeur et des secondaires, revue trimestrielle des amis du rail secondaire et touristique - "Les chemins de fer du Sud-Ouest" - 1980 - N°14
- Archives Municipales de Blagnac
- Documentation rassemblée par Michel Weidknecht concernant les locomotives construites par Frédéric Weidknecht, son grand-père
- Un tout petit train - Paroles de Maurice Pon - Musique de Henri Salvador
- Le petit train - Paroles et musique de Marc Fontenoy
- Documents et souvenirs personnels

\* \* \* \* \*

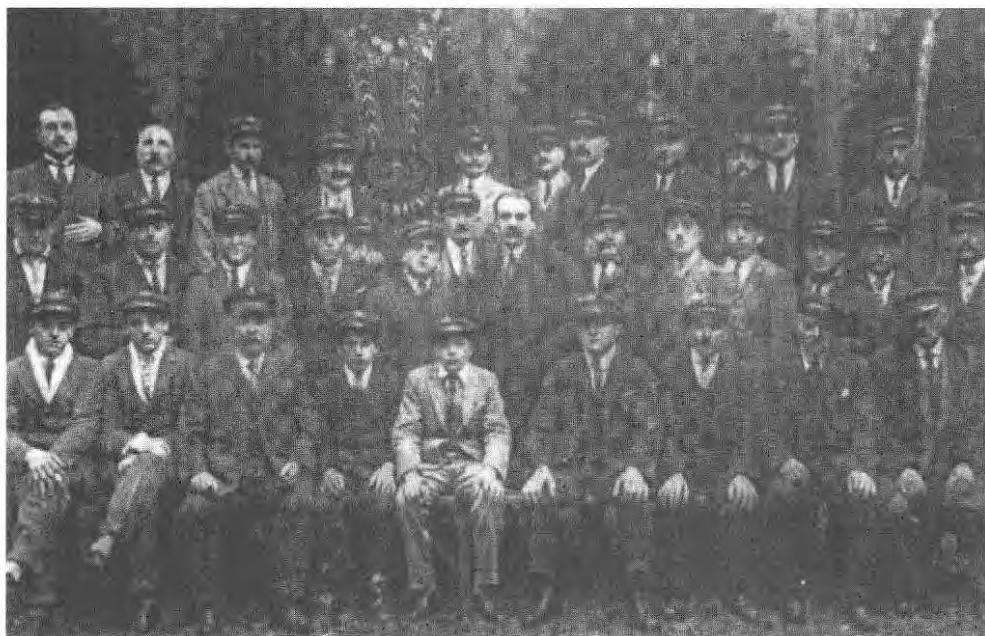
Je remercie les Blagnacais qui m'ont aidée dans la rédaction de cet article en évoquant leurs souvenirs, plus spécialement, Madame Imbert, garde-station intérimaire et son mari.

Je remercie aussi Monsieur Daniel Dauchet, président de l'Association "Le petit train dans la campagne" qui m'a communiqué des documents essentiels.

## BLAGNAC, PETIT VILLAGE : Un bon choeur

Si les Blagnacais aiment emplir les rues des sons harmonieux et tonitruants de leurs instruments, ils n'en dédaignent pas le chant, bien au contraire. Les belles voix ne manquent pas au pays du "bel canto". Une fenêtre ouverte laisse passer la chanson d'une ménagère qui vaque à ses occupations ; les voûtes des lavoirs résonnent des notes des blanchisseuses ou de celles des laveuses qui chantent pour se donner du courage ; les passants s'arrêtent pour écouter le forgeron qui martèle son enclume en chantant ...

Tout naturellement naît en 1908 "L'Orphéon Blagnacais" ou choeur d'hommes. Son président-fondateur est M. Liabeuf et son directeur M. Anglade, professeur de musique à Toulouse. A peine deux ans après, en 1910, cette chorale participe à Rodez à un concours, premier d'une longue série. Elle se présente en 3<sup>e</sup> division et obtient un 3<sup>e</sup> prix de lecture à vue et deux premiers prix dont un d'exécution



L'Orphéon blagnacais en 1923. (Coll R. Gausin)

Vers 1912, "l'Orphéon Blagnacais" est dirigé par M. Grimaud de St Martin-du-Touch, aussi directeur de la chorale paroissiale de ce quartier. Après la première guerre mondiale, un instituteur de Blagnac, M. Laforgue se charge de sa direction.

Ce choeur d'hommes formé de quatre pupitres : les premiers ténors, les deuxièmes ténors, les barytons et les basses, participe à la fête de Ste Cécile et après la "Grande Guerre" aux cérémonies du 11 Novembre.

Sa bannière décorée par les religieuses du couvent d'une grande lyre dorée sur fond rouge, s'orne peu à peu de médailles obtenues dans les différents concours. Mais le moment le plus attendu par les Blagnacais est la soirée récréative organisée par cette chorale en Avril ou Mai. En ce temps-là, les subventions versées aujourd'hui aux associations n'existent pas. Aussi, tous les ans, un ancien membre et un nouveau font la tournée pour recueillir de l'argent.

Dans ce petit village où tout le monde se connaît, ils sont accueillis dans toutes les maisons avec le sourire et chacun les gratifie d'une somme plus ou moins importante selon ses possibilités. Aucun Blagnacais ne refuse de participer à cette quête, aussi tous reçoivent en échange la carte de "membre honoraire" de "l'Orphéon Blagnacais". Cette coutume, impensable aujourd'hui vue l'importance de la population, se perpétuera longtemps.

Avec le "pécule" la chorale peut se rendre dans les festivals ou les concours ou organiser des sorties à la mer ou à la montagne pour récompenser les efforts des membres actifs auxquels se joignent très souvent les membres honoraires.

Les répétitions ont lieu chaque semaine : un climat de franche camaraderie y règne et sans qu'un travail très sérieux en pâtisse, la joie est de mise.

Jeunes et vieux sont très assidus car une seule absence non justifiée entraîne le renvoi.



19 juillet 1936 : les membres de l'Orphéon blagnacais et les accompagnateurs n'ont pas vu la corrida : la guerre civile venait d'éclater en Espagne. (coll. L. Samazan)

Après le départ de M. Laforgue, nommé instituteur à Toulouse, les membres de l'Orphéon cherchent un directeur. Ils le trouvent en la personne de M. Victor Pradet, Blagnacais d'adoption, excellent musicien et sachant faire "bien passer" ses connaissances.

A partir de Septembre 1927 et pendant plus de trente ans, avec une interruption due à la guerre, sous sa "merveilleuse" baguette, l'Orphéon va de succès en succès. En 1945-46, de nouvelles recrues comme M. Roger Gaussin ou M. Guy Fontes apportent la "fougue" de leur jeunesse à côté de "l'expérience" des anciens et M. Pradet redonne sa pleine vitalité à cette chorale.

Les chanteurs du "Capitole" de Toulouse auxquels M. Pradet donne des leçons de chant, viennent souvent animer le concert de fin d'année. Et le

palmarès des récompenses obtenues aux différents concours est impressionnant : 1<sup>er</sup> Juillet 1928, à Villefranche-de-Rouergue, deux premiers prix et prix de Direction ; en Mai 1929, à Marseille, trois premiers prix et prix de Direction ; en Juillet 1931, à Mazamet, trois premiers prix ; en Juillet 1935, à St Girons, trois premiers prix et un prix de Direction ; en Juillet 1936, à Mont-de-Marsan, trois premiers prix ; en Mai 1947, à Castres, deux premiers prix ; en Juillet 1952, à St Girons, trois premiers prix et mention au chef avec félicitations du jury. M. Pradet qui a été directeur plus longtemps que tous les autres, peut être fier de ses choristes.

Au rendez-vous des bons amis ! Le Café du Soleil !

**CAFÉ BERTRAND**  
SÈGE DE L'ORPHÉON BLAGNACAIS

PÂTISSERIE - CONFISERIE - GLACES <b>Maurice AZÉMA</b> Rue du D <sup>o</sup> Guibaud, BLAGNAC	Comestibles de choix <b>Louis Pradet</b> Vins, Grains, Fruits, Pâtisseries, Conservés
<b>A. FÉRAL</b> ARTISAN C'est de plus de nous qu'on voit le magasin	<b>J. RIVALS</b> Quincaillerie - Ménage - Electricité Spécialité eau chaude
<b>M<sup>me</sup> BARTHE</b> MENCERIE Des prix ! Des prix ! Meilleur marché... sur le plus cher	<b>Madeleine GUITARD</b> Alimentation de choix Rue Prosper-Ferradou, BLAGNAC
BOULANGERIE <b>J. GUITARD</b> GRAINS - ISSUES Alimentation Générale	<b>E. DOUBLE</b> MERCERIE - BONNETERIE Spécialité Lingerie LAINES DU "PINGOUIN"
<b>LAPOUTGE</b> , Point de Blagnac Belle qualité... meilleurs prix	TOUR TRAVAIL DE PLOMBERIE ENBOURNE <b>Guy BERTRAND</b> INSTALLATION DEAU
J. U. J. U. J. U. J. U. J. U. <b>GARCIA</b> Confiserie, Saisonniers, Minceurs Télévase Nettoyage Remontage	<b>A. BARTHET</b> Alimentation - Produits de choix BLAGNAC
BOUCHERIE <b>CAZAUX</b> Qualité avec meilleurs prix	<b>Lapassel</b> BOUCHERIE - PRODUITS D'ENTRETEN BLAGNAC
PÂTISSERIE J. CHASSIN ANCIENNE MAISON FONDÉE Se recommande par sa Pâtisserie, Confiserie, ses Glaces	IMPRIMERIE PIGNON Rue du Soleil - BLAGNAC

BOUCHERIE **CHEZ CANAL** TRAVERS 7  
 HÔTES & BÉNÉVOLES VRAY RÉGAL BLAGNAC

Programme N° 000100

En 1958, le cinquantenaire de ce chœur d'hommes est fêté avec éclat, sous la présidence du docteur Jean Perpère. Mais, quelques mois après cet anniversaire "l'Orphéon Blagnacais" avec M. Raymond Danel comme directeur, devient une "chorale mixte". Ce grand changement est tout à fait en accord avec l'évolution des mœurs et pour la première fois des

1. **CLIQUE MUNICIPALE de BLAGNAC.**
2. **ORPHÉON BLAGNACAIS**  
Le Chant de l'Orphéon, chœur. . . . . M. CHAPUIS
3. **M<sup>lle</sup> Aurore LORENTE**, violoniste  
Yeux joyeux, valse  
Les Saltimbanques, valse
4. **M<sup>lle</sup> Germaine FOURCADE** dans son répertoire.
5. **M. G. CALMEL** dans son répertoire.
6. **M. CHEMELLO**, accordéoniste  
Danse hongroise, Marche des accordéonistes, etc...
7. **LE PETIT DUC**, Opérette de Ch. LECOQ  
Léon de chant et de solfège  
La Directrice . . . . . M<sup>lle</sup> Aurore LORENTE  
Les Pensionnaires . . . . . MM. RAMIRÉS, FOURCADE, MARTI,  
QUELADO, ST-MARTIN, SALLES, BONI-  
BAS, ARBEFUILLE.
8. **L'HÉRITIÈRE de COURMELON**  
Pièce en 1 acte  
Menhouquet . . M. FONTÈS  
Truffard . . . M. CALAC  
Evarista . . M. TAVERNIER  
Rennabé . . M. LAPASSET
9. **ALLEGRO**, par la Clique.

Entr'acte

Tirage de la Tombola

1. **CLIQUE MUNICIPALE.**
2. **ORPHÉON BLAGNACAIS**  
Plaisir d'amour, chœur
3. **MM. LAPASSET et FONTÈS**, trompettes ;  
**M. CHEMELLO**, accordéoniste  
O Sole Mio, duo trompettes  
Pet-poum, trompettes et accordéon
4. **M<sup>lle</sup> Tina PRAT**, soprano léger, dans son répertoire.
5. **M. Ch. LOVICONI**, basse chantante, lauréat du  
« Bel Canto Toulousain 1951 », dans son répertoire.
6. **M<sup>me</sup> Odette PAGÈS**, soprano, dans son répertoire.
7. **LA CUISINIÈRE DU CAPISTON**  
Vaudeville en 1 acte  
Peppercorn . . . . . M. FÉRAL  
Truffard . . . . . M. CALMEL G.  
Bido . . . . . M. DESCUNS  
2 fumistes . . . . . M. GAUSSIN  
M. CALMEL U.
8. **DÉFILÉ**, par la Clique.

Le piano d'accompagnement sera tenu  
par M<sup>me</sup> CASTEX, du Théâtre du Capitole.



1958 : cinquantenaire de l'Orphéon blagnacais (coll. G. Fontes)

De bas en haut et de gauche à droite, d'après les souvenirs de M. Fontès

1<sup>er</sup> rang : Lauren François (porte-bannière), Dr Perpère Jean (Président), Mme Pages Odette, Mlles Mounibas Gilberte, Lauren Yvette, Stival Yolande, Stival, Lauren Francette, Puntis Etienne, Pradet Victor (Directeur), Cammas Emile (Directeur de l'Union Musicale), Melet (invité)

2<sup>e</sup> rang : Bertrand Pierre, Haensler Albert, Samazan Jean, Tavernier Michel, ? , Serny Jacques, Lapasset Georges, Calmel Antonin, Ricard Georges.

3<sup>e</sup> rang : Danel Raymond, Masse Denis, Calac Guillaume, Gaussin Joseph, Gaussin Gilbert, Bertrand Jean, Fontes Guy, Delpech François, Calac Jérôme.

4<sup>e</sup> rang : Pages Charles, Pinaud Ernest, Delpech, Karin Josué

5<sup>e</sup> rang : invité ?, Lafitte, Viezou Guy, Gaussin Roger, Rigaud François.

M. Joseph Gaussin pour soixante ans de participation et M. Ernest Pinaud pour cinquante-quatre ans.

Cette année-là, après MM. Lapasset, Aufaure et Mme Ferret, M. Elie Chemello dirige les choristes. Le répertoire se veut plus "moderne" et la structure se modifie. C'est la "chanson en mouvement" esquissée déjà à la fin des années soixante, au sein de la chorale, par un groupe de jeunes filles qui associait chant et danse.

Les années passent, M. Roger Gaussin, devenu directeur, organise en 1988

voix féminines se mêlent à celles des hommes. M. Danel adapte des mélodies pour ce chœur mixte. Si les chants changent quelque peu, l'ambiance est toujours aussi bonne, la joie de chanter à l'unisson toujours aussi grande.

La participation à des concours continue : Lorient en 1962, Luchon en 1965, Tours en 1967 ainsi que celle à des festivals : La Rochelle, Angoulême, Blaye, Périgueux ou dans des villes plus proches. A chaque fois, la "chorale mixte" blagnacaise remporte des prix importants.

Depuis toujours, ces déplacements apportent un grand plaisir non seulement aux membres de la chorale, mais aussi à leur famille et à leurs amis qui les accompagnent, qui les encouragent et qui même, parfois, ne peuvent s'empêcher de chanter avec eux des airs "du pays". A Blagnac, comme auparavant, la chorale organise les soirées récréatives tant attendues et participe à toutes les manifestations.

Le 27 Avril 1983, la société fête son soixante-quinzième anniversaire et remercie chaleureusement deux de ses membres les plus anciens :





1965 au concours de Luchon. L'élément féminin est largement représenté dans cette «chorale mixte». (coll. G. Fontes)

des manifestations pour fêter, en compagnie d'autres formations régionales, le quatre-vingtième anniversaire de la "chorale mixte".

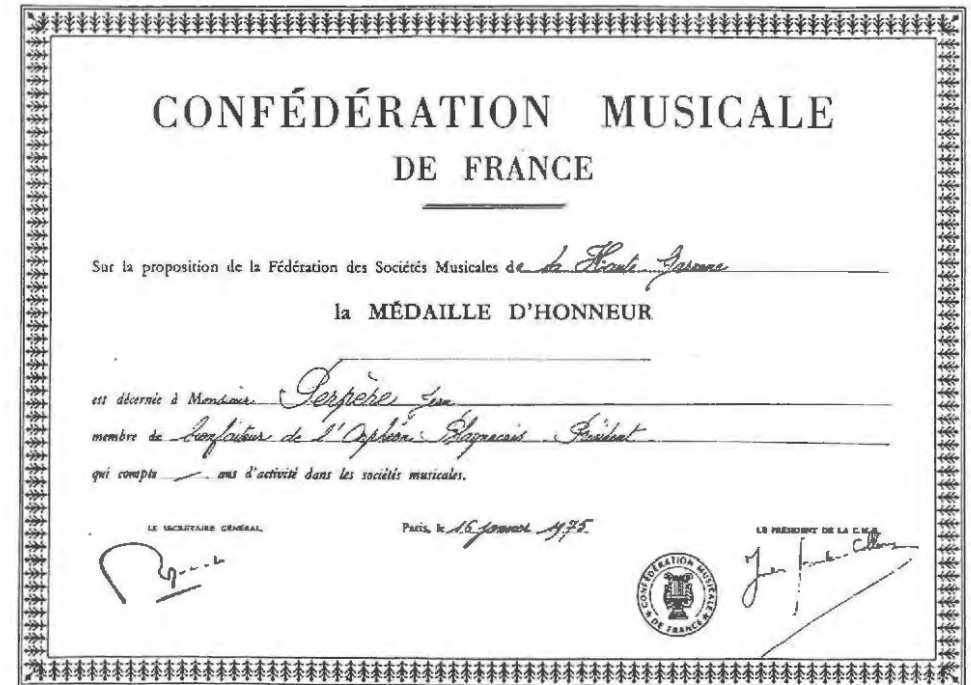
Avant-hier "Orphéon Blagnacais", hier "chorale mixte", aujourd'hui "Crescendo" cette société, sous la baguette de directeurs compétents a su évoluer pour s'adapter à son temps, mais, comme à ses débuts, ses membres, toujours aussi passionnés, partagent la même joie de chanter en chœur.

Suzanne BERET

## SOURCES

- Notes manuscrites de M. Victor Pradet aimablement prêtées par sa nièce Mademoiselle Louise Samazan.
- Témoignages et documents de MM. Roger Gaussin, Guy Fontes et du Docteur Jean Perpère.

*Je remercie infiniment toutes ces personnes de leur gentillesse et de leur aide.*



Une récompense pour le Président.

## ORDRE ET LIBERTE

Le Languedoc a toujours eu ses coutumes, ses lois, ses fêtes et aussi ses plaisanteries douteuses qui ne respectaient ni l'ordre public ni la liberté de chacun.

"Faire courir l'âne" et "Charivari" faisaient partie, depuis le Moyen-Age, de ces réjouissances populaires menées de façon avilissante au détriment de quelques couples.

### "Faire courir l'âne"

Un blâme public sanctionnait tout ménage "querelleur" ou tout mari qui ne savait point se faire respecter par son épouse.

Régenté par sa femme, conpués par le village, il était hissé sur un âne à l'occasion de la fête de mardi gras ou de la période du carnaval (de l'épiphanie au mercredi des cendres), sa tête face à la queue de l'animal, celle-ci serrée entre ses mains moites et tremblantes lui servant de bride, grotesque, engoncé dans des oripeaux de toutes sortes, secoué, en déséquilibre permanent, le pauvre homme menait une cavalcade dans les rues du village.

Les hommes se déguisaient grossièrement, exhibaient des attributs du plus mauvais goût, chantaient à tue-tête des couplets et des refrains injurieux. Chaque année un malheureux faisait ainsi les frais des tracasseries populaires.

A partir de la Révolution de 1789, l'usage bien que maintenu se transforme. La foule hilare se contente de promener à travers le village l'effigie de l'infortuné mari. Les villageois la jugent à grands cris, la transportent sur les bords du fleuve, la noient puis la brûlent dans la liesse générale. Le défilé recommençait tous les dimanches pendant un mois.

Inutile de préciser combien les chants restaient blessants, grossiers et obscènes.

### "Charivari"

Lors des charivaris, le couple subissait de concert les persécutions de leurs concitoyens.

Malheur au veuf ou à la veuve qui prenait conjoint beaucoup plus jeune que lui.

Au cours du mois précédant la noce, tous les soirs, dès la tombée du jour, des bruits épouvantables ébranlaient le village tout entier. Vieux chaudrons troués, casseroles usagées, seaux, couvercles, grelots, outils, devenaient pour "faire charivari", entre des mains expertes, les instruments d'un orchestre infernal aux abords des maisons des victimes.

Le jour du mariage, précédé par douze énergumènes balançant au bout d'une corde des pots de terre garni de braises (simulacre d'encensoirs), un cortège accompagnait les mariés, leurs familles et leurs invités, jusqu'au parvis de l'église.

De "l'assafoetida" s'élevait une fumée empestant la queue d'ail, le suint des vieux cuirs, le remugle des chiffons moisis, bref une odeur répugnante enveloppait la noce toute entière.

Après la Révolution de 1848, ces coutumes, ou plutôt ces divertissements offensants, représentèrent le désordre, l'atteinte à la liberté individuelle et le non respect des lois.

A la suite de ces pratiques déshonorantes, un mari ayant porté plainte, Monsieur Miquel, maire, sur ordre du parquet se vit dans l'obligation de publier par le truchement du garde-champêtre l'interdiction formelle de poursuivre ces mascarades. Il n'en fut rien et ce jour-là une manifestation populaire suivit le tambour et brava plus que jamais l'ordre public.

Le président de la commission municipale réorganisa la Garde Nationale sous les ordres de deux anciens sous-officiers de l'armée. Elle se composa de deux compagnies armées. Hilaire Lussan commanda celle des grenadiers et Pierre Barrué celle des voltigeurs.

L'ordre et la liberté furent enfin respectés et l'usage de "faire courir l'âne" et de "charivari" définitivement abandonné.

Gabrielle MEZEIX

### BIBLIOGRAPHIE

- "Histoire de Blagnac" par Monsieur Bertrand Lavigne, éditeur Eché, réédition de 1978.





## FAIS PAS TON MARIOLLE !

A l'issue de nos articles célébrant notre compatriote le général Compans, il nous plaît d'évoquer un autre pyrénéen, bigourdan cette fois, qui fit, parallèlement au général, les guerres de la Révolution et de l'Empire, car son nom a fait école : il s'agit de Gay-Mariolle, lequel ne dépassa pas le grade de sergent, vu qu'il était quasiment illettré, comme aujourd'hui vingt pour cent des français ! "Ah, dira-t-il, si j'avais su lire et écrire proprement, je serais devenu général !"... comme COMPANS.

Né le 27 décembre 1767 à la Séoube, vallée de CAMPAN, il teta sa mère, nous dit-on, jusqu'à l'âge de six ans, ce qui lui valut, au sortir de l'adolescence, de mesurer deux mètres dix !

Bûcheron, vu son physique de colosse, il terrorisait paraît-il les pastourelles. On le croira sans peine.

Le 1<sup>er</sup> février 1792, il part volontaire au 2<sup>o</sup> bataillon de chasseurs des Hautes-Pyrénées. Le 7 avril, dans la 4<sup>e</sup> demi Brigade de ligne, il est fait tambour-major. Armée des Pyrénées Orientales en 1793 et 94, armée d'Italie, comme COMPANS, en 1796, il reçoit sa première blessure, près de Mantoue. Le 17 novembre, Bonaparte s'élance au pont d'Arcole, sous la mitraille autrichienne. Il tombe de cheval dans la boue. L'immense tambour-major MARIOLLE s'élance, tire de la gadoue le futur Napoléon et le jette sur son épaule. C'est du moins ce qu'on raconte à CAMPAN...

Le 14 janvier, battant la charge au combat d'Anguiari, il a les deux cuisses traversées par une balle, et survit, à l'étonnement des chirurgiens, dont le célèbre Larrey, également bigourdan.

Il y gagne une carabine d'honneur. En 1798, à l'armée du Rhin, il reçoit un certificat de civisme de tous les hommes de la brigade :

"Il a toujours mérité, soit par sa bonne conduite, soit par sa bravoure, le titre de républicain. Il n'a cessé de donner des preuves de courage et de sa valeur qui lui ont attiré des blessures honorables".

Le 6 décembre 1800, il est affecté, comme grenadier à pied, à la Garde, qui deviendra impériale, et bientôt nommé sergent des Sapeurs. Le 5 février 1804, Napoléon lui remet à Boulogne la croix de la Légion d'Honneur. Puis c'est Austerlitz, Iéna, enfin Tilsit en juillet 1807, où l'Empereur rencontre le Tsar Alexandre 1<sup>er</sup>. Mariolle présente les armes à Napoléon

avec un canon pesant plus de 100 kilos ! Napoléon remarque cet hommage : "Je sais ton nom, dit-il, en lui pinçant l'oreille. Tu t'appelles l'indomptable ! - Oui Sire.

- Que vas-tu faire pour saluer l'autre tout à l'heure ?

- Sire, je vais reprendre ma carabine. C'est bien assez pour lui !" Dialogue digne d'Homère !

Mariolle y gagne deux mois de solde.

En Espagne en 1808, puis retour en France, où David, qui a peint, comme on sait Bonaparte au pont d'Arcole, mais pas dans sa chute dans la gadoue, remarque la taille du Sapeur, et sa barbe, qui fait 80 centimètres. Comme tel, il figure dans le tableau intitulé "la distribution des aigles", d'où on tire une réplique centrée sur Mariolle, exposée à la mairie de CAMPAN.

Le 28 février 1810, Mariolle, à 43 ans, prend sa retraite après 18 ans de service, ce qui ne l'empêche pas en 1814, de faire le coup de feu, retranché sur les collines de Tarbes, contre Wellington poursuivant Soult jusqu'à Toulouse.

"Pour ma part, déclara Mariolle, j'ai bien descendu une bonne vingtaine de ces Anglais!"

Il mourut le 18 juin 1818, jour anniversaire de Waterloo.

L'expression "Mariolle" de l'italien "mariolo" remonte paraît-il au 16<sup>e</sup> siècle. Mais il est permis de penser que dans l'armée impériale, quand on voulait stigmatiser quelqu'un qui se poussait un peu trop du col, on lui disait sans doute, par référence à l'immense tambour-major : "Eh, toi, fais pas ton Mariolle!" Et c'est sans doute à partir de là que l'expression est devenue populaire et survit encore de nos jours, à Blagnac comme ailleurs.

H.R.C.

D'après : "La Cohorte", revue de la société d'entraide des membres de la Légion d'Honneur, février 1997, article de M. AGOSTINI, de Bagnères de Bigorre.

## DESSAIX, NON PAS DESAIX

Tombant en arrêt à Clermont Ferrand devant la statue du général Desaix, enfant du pays puisque né aux environs de Riom, notre collaboratrice Jeannette Weidknet remarqua que celui-ci mort en 1800, ne pouvait pas avoir participé aux côtés de Compans en 1812, à la campagne de Russie, comme imprimé dans mon dernier article concernant notre compatriote. Elle m'en avisa immédiatement.

"Evidemment, mais c'est bien sûr !" comme aurait dit l'inspecteur Bourrel en fin d'enquête. De fait, il ne s'agissait pas de Desaix, mais de Dessaix. Une dernière correction intempestive avant impression avait fait sauter un S.

Voici un récit de la sanglante bataille pour la prise de la redoute de Schwardino :

"... Le général Compans se mit en marche le 7 septembre 1812 aux premières lueurs du jour. Les divisions Compans et Dessaix, du 1<sup>er</sup> corps, formaient la droite sous la direction du maréchal Davout [...] La division Compans formée en colonne d'attaque, le général s'élança à la tête du 57<sup>e</sup> sur la flèche de droite. Une volée de mitraille renverse le général grièvement blessé, atteint presque tous les officiers qui l'entourent. [...] Davout voit le danger ; il accourt, enlève le 57<sup>e</sup> qui, baïonnettes baissées, se précipite dans la redoute, renversant les canonniers russes sur leurs pièces. Mais un boulet atteint le cheval du maréchal. Projeté à terre, il se relève fortement contusionné. Murat envoyé par l'Empereur veut le remplacer. Davout tient bon malgré ses souffrances et ne quitte le champ de bataille que lorsqu'il est à bout de forces. Le général Rapp, aide de camp de l'Empereur, arrive pour remplacer Compans. Il tombe aussitôt. Dessaix lui succède : une balle le renverse. La mitraille fait rage : blessés et mourants s'entassent au pied de la redoute ..."

*(Extrait de "Le général Compans" par son petit fils Ternaux Compans).*

Le grand Larousse encyclopédique nous renseigne plus précisément sur le général Dessaix (Edition 1971) : né à Thonon en 1764, mort à Marclaz, près de Thonon en 1834.

"D'abord médecin à Paris, il organisa en 1792 une légion Allobroge, qui aida à l'occupation de la Savoie par les troupes françaises. Dans l'armée régulière, il se distingua à Toulon, aux Pyrénées et en Italie.

Représentant du Mont Blanc aux Cinq Cents (1798-1799) il fut hostile au 18 brumaire et retourna dans l'armée. Il devint comte d'Empire (1809). Il défendit vaillamment la Savoie contre les Autrichiens en 1814. Il se retira au Piémont."

Quant au célèbre général Desaix des guerres de la Révolution, il fut à l'armée du Rhin, défendant Kehl contre les Autrichiens, prit part aux côtés de Bonaparte en Egypte à la bataille des Pyramides (quarante siècles le contemplèrent !), et fut tué à Marengo alors qu'il mettait la dernière main à la victoire.

H. R. CAZALE

## NOS RUES ET LEUR HISTOIRE

A Blagnac, comme ailleurs, certains noms de rues ont un rapport avec des personnages connus de tous les Français et qui se sont illustrés dans différents domaines : Lettres, Arts, Résistance, ... ou bien, ils évoquent un événement commun à tous nos compatriotes comme le "11 Novembre 1918", le "19 Mars 1962" ...

Par contre, d'autres sont plus spécifiques à notre cité car puisés dans son histoire propre.



Ancienne plaque indicatrice.  
Chemin d'Aussonne (Coll. personnelle)

Le centre dit "ancien", mis à part la disparition des remparts, n'a pas trop changé depuis des siècles. Mais, plus loin, tant de rues nouvelles ont été ouvertes, tant de villas ou d'immeubles construits que l'on a beaucoup de peine à imaginer le paysage d'autrefois : cette campagne parsemée de métairies, quadrillée de champs bordés de fossés, traversée par de nombreux chemins de terre.

Ceux-ci portent le même nom que la ferme à laquelle ils aboutissent ou bien celui de son propriétaire. Plusieurs n'existent plus, les autres appelés encore "chemins" ou rues s'arrêtent avant le lieu-dit initial. Dans le centre surtout et plus rarement dans les nouveaux quartiers, le nom de nos rues rappelle des personnages ou des faits qui ont marqué l'histoire de Blagnac.

### LES LIEUX-DITS

Aujourd'hui encore la "route de Grenade" relativement récente conduit à cette ville comme autrefois le "chemin d'Aussonne" arrivait jusqu'à ce village. L'"Avenue du Général Compans" s'appelle ainsi depuis quelques années car celui-ci y a résidé (voir les numéros 9, 10, 11 et 12 de notre revue).

L'origine du nom de certaines rues n'est pas si évidente et mérite un essai d'explication.

#### - RUE CARRIERE

Aucune carrière n'a été exploitée dans ce quartier. Ce nom est celui d'une famille noble qui possédait un château et des terres à l'extrémité nord du chemin devenu plus tard rue.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, cette propriété appartient à Monsieur Vidal de Double, secrétaire du roi, et de ce fait porte le nom de "Secrétari", nom que l'on retrouve encore dans le compoix de 1738. Jean de Carrière épouse en troisième nocces Antoinette de Double fille de Vidal.

Les "de Carrière" appartiennent à une famille originaire de Toulouse où elle est anciennement établie. Dix de ses membres figurent dans les annales du Capitoulat depuis 1389.

L'auteur des différentes branches est Pierre de Carrière blessé et fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1366 et Capitoul en 1369 et 1389. Il s'est marié avec Marguerite Hunaud de Lanta et son testament date de 1391. Son arrière-petit-fils Jean de Carrière est Capitoul en 1489, 1502 et 1517, il épouse le 4 Février 1478 Jeanne de Reste dont il a trois enfants : Jean, Etienne et Claire. C'est Jean, conseiller au parlement de Toulouse, décédé en 1562 dont nous avons parlé plus haut. Marié quatre fois, il a un seul fils avec Antoinette de Double : Durand qui sera avocat et conseiller au parlement et qui épousera Bourguine de Nos. C'est de lui que part la branche des "de Carrière-Double" du nom de ses père et mère. Il a trois petit-fils Jacques et Jean-Vincent tous deux religieux et Guillaume qui assurera la descendance.

Guillaume de Carrière-Double né en 1646, est Capitoul en 1685 et député de la ville de Toulouse aux Etats du Languedoc en 1689. Cet écuyer épouse le 29 Décembre 1666 Françoise de Martin(is) et aura un fils François Mathieu en 1670.

Noble François (Mathieu) de Carrière-Double figure dans le compoix de 1738. Il possède 41 arpents\* (bien moins que le "richissime" Bertrand Bernard Boyer, baron de Drudas avec ses 235 arpents à Blagnac sans compter ses autres domaines dans différentes communes) dispersés dans les quartiers de Blagnac (voir dans notre revue numéro 1, l'article "Structures foncières à Blagnac à la veille de la Révolution"). Au "Secrétari" il jouit "d'une maison avec ses tours et offices, logement pour le métayer, sol, sorties, jardin, vigne et pred ... le tout fermé de parois confrontant du levant le chemin de Toulouse à Grenade et la place ou carrefour formant la jonction des chemins de Toulouse et Blagnac à Grenade (aujourd'hui "Vieux chemin de Grenade") et de deux autres chemins publics, midi autre chemin public, couchant les

\* un arpent équivaut à 56 ares et 90 centiares.

demoiselles de Carrié fossé entredeux, septentrion le Sieur Pierre Durand fossé entredeux". Devant cette maison lui appartient : "sept arpents, une pugnère, sept boisseaux de terre confrontant du levant et midi le chemin de Blagnac à Beauzelle de largeur de deux cannes , couchant le chemin de Toulouse à Grenade de largeur de cinq cannes un quart du côté de septentrion et de huit cannes<sup>1</sup> de celui du midi, septentrion la sortie de la métairie des héritiers du Sieur Figueri (c'est-à-dire "Uzou") fossé entredeux".

Noble François de Carrière-Double épouse en 1703 Françoise de Rançois de Fontrouge dont il n'aura que deux filles Françoise et Marie Anne. Celle-ci décède en 1743, la même année que son père. Françoise, mariée à François de Brueys de Sauvignargues, hérite de tous les biens que son époux et son fils aîné François Joseph de Brueys vendent à Noble Pierre Alexandre de Gary, le 3 Mars 1773, par un acte passé devant Maître Campmas, notaire à Toulouse.

Les "de Gary" sont originaires du Quercy. Ils y occupent des charges importantes durant plusieurs générations. Noble Pierre-Alexandre de Gary, fils de Bertrand et de Marguerite de Vidal, s'établit à Toulouse au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses titres ne manquent pas : avocat au parlement de Toulouse, capitoul en 1764 et 1771, premier de justice de 1781 à 1787, député aux Etats du Languedoc en 1768 et 1782. Il épouse le 30 avril 1761 Anne Marie Noële de Bégué, fille de Gaspard, conseiller du roi, et de Jeanne de Garreau.

Pierre Alexandre et Anne Marie auront cinq enfants : trois filles et deux garçons. Deux filles restent célibataires, la troisième, en fait l'aînée, Jeanne Marie Bertrande Julie se marie à Blagnac, peut-être dans la chapelle du Château<sup>2</sup>, le 5 Juin 1783 avec Messire Louis Joseph de Thulle, capitaine de cavalerie, garde du corps de Monsieur, frère du roi.

L'un des garçons : Alexandre-Gaspard de Gary et sa soeur Augustine Victoire vendront leurs possessions blagnacaises.

Cet Alexandre-Gaspard, né le 25 juin 1763, joue un rôle important sous le premier Empire et la Restauration. Membre et président du Tribunal, il prend une part active à la rédaction du Code Civil. Il est préfet du Tarn en 1804, de la Gironde en 1809. Le

<sup>1</sup> la canne de Toulouse équivaut à environ 1,47 mètre.

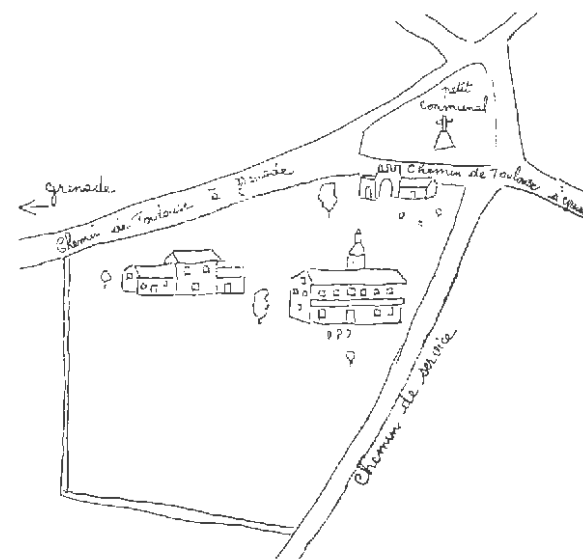
<sup>2</sup> dans son «Histoire de Saint-Exupère» J.E. Bacalerie précise qu'en 1800 Jean Lasserre, curé légitime de Blagnac, et son vicaire, Jean-Marie Bruno Marragnon, «font leurs fonctions dans la chapelle de Saint-Exupère et dans celle de Sieur Gary».

31 décembre de la même année il devient baron d'Empire, puis il est nommé procureur général près la cour royale de Toulouse en 1815 jusqu'en 1825 et enfin conseiller à la Cour de Cassation de 1825 à 1830. Il est aussi officier de la Légion d'Honneur et mainteneur des Jeux Floraux. Il se marie avec Agathe Geneviève de Père de Meilhan et aura trois fils.

En 1832, c'est donc lui, alors domicilié à Paris, et sa soeur, habitant Toulouse, qui vont vendre en parcelles à plusieurs personnes le domaine de Carrière-Double agrandi depuis par divers achats effectués par leur père le baron Pierre Alexandre de Gary. L'acte est passé devant Maître Ollier, notaire à Toulouse, le 3 Décembre 1832.

L'acquéreur du Château est M. Paulin Joseph Gustave Boussac, capitaine d'artillerie en retraite, domicilié à Toulouse. Ce domaine dit "al Secretary" ou "Carrière" consiste "en maison d'habitation pour le maître avec cour, offices, granges, écurie, parc ou enclos, bâtiment d'exploitation, logements pour les bordiers et pour le jardinier...". Un troupeau de bêtes à laine est compris dans la vente, mais non "les outils aratoires servant à l'exploitation qui sont la propriété du bordier Sieur Antoine Cassagne...". Selon les conditions fixées antérieurement ce dernier doit rester jusqu'au 11 Novembre 1834, tandis que le jardinier devra quitter le domaine "s'il n'était pas maintenu par l'acquéreur" le 13 Septembre 1833.

Le Château situé sur la gauche du "Vieux Chemin de Grenade" (côté des numéros impairs) face à la jonction de cette rue avec celle de "Carrière", a été démoli dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La rue menant à ce domaine porte le nom de ses illustres propriétaires et aujourd'hui, vu l'état des lieux et la disparition du chemin de Blagnac à Beauzelle, il est bien difficile de "s'y reconnaître" et d'imaginer les activités "fastueuses" se déroulant dans ce quartier.



Le Château de «Carrière». Plan du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Le chemin de service rejoignait le grand chemin de Toulouse à Aussonne et à Merville.

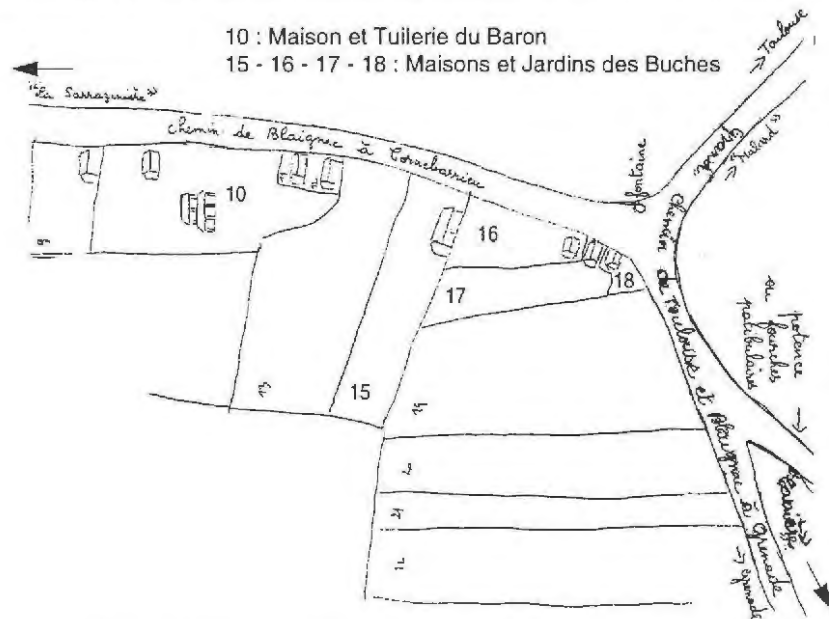
## - RUE DE BUCHES

Ce nom qui fait penser à des bois, à des bûcherons pour certains ou qui ne veut rien dire pour d'autres a été porté à Blagnac par une famille de petits propriétaires depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

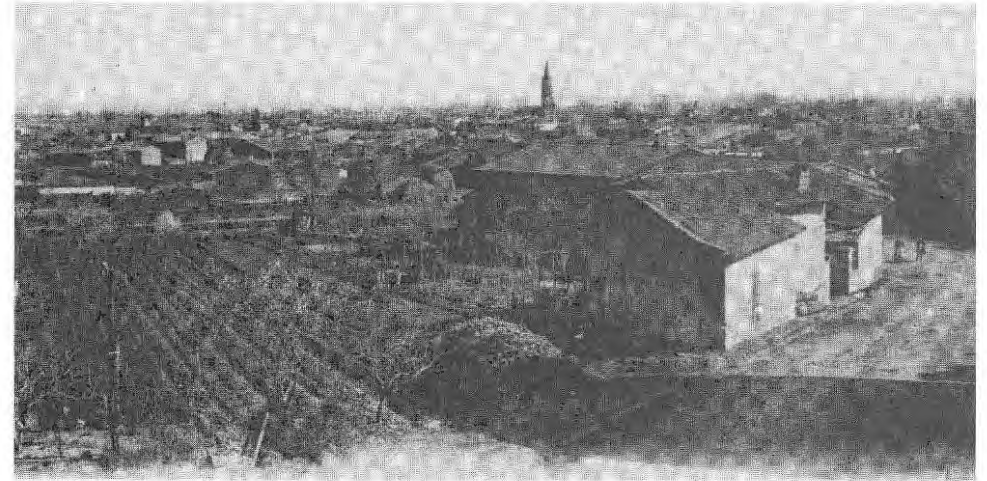
Ces "Buches" ont une origine plus ancienne peut-être à Cornebarrieu où ils possèdent des terres. D'après le compoix de 1738, ils habitent "à la potence auprès la thuilierie". Il faut imaginer le paysage sans la route de Grenade. Le "chemin de Buches" partant de la rue Sarrazinière se prolonge tout naturellement jusqu'aux petites métairies.

En 1738, trois frères : Charles de Buches vieux, Charles de Buches jeune et Bernard Buches sont installés dans le quartier. Les deux premiers possèdent leur maison tandis que Bernard tient la sienne "en locaterie du Seigneur baron".

Leurs parents, Jean Buches et Catherine Bacquier se sont mariés à Blagnac le 2 juin 1688, mais n'y sont pas nés. Ils mettent leurs enfants sous la protection de "grands" personnages puisqu'ils choisissent comme parrains et marraines "Messire Charles



Plan du XVIII<sup>e</sup> siècle : Le «Chemin de Blagnac à Cornebarrieu» devenu «rue de Buches» se prolongeant de l'autre côté du «grand chemin de Toulouse à Grenade», se partageait en deux parties au lieu-dit l'Oumette. L'une passait devant les métairies de Bordebasse et de Ganelou et l'autre devant celles de Bages et de Ferrier.



La rue ou plutôt le «chemin de Buches» au début de notre siècle (Coll. R. Espanol)

Dumont seigneur et baron de Blagnac" ou "Noble Charles de Gargas de Monrabe" ou "Dame Gabrielle Clerac épouse de Messire François de Maussac conseiller du Roy au parlement de Toulouse"...

Charles Buches vieux a épousé en 1716 un Blagnacaise Barthélemie Gendre tandis que Charles Buches jeune s'est marié avec Bernarde Coural de Tournefeuille et Bernard avec Bernarde Bentabole, aussi de Blagnac, en 1722. Tous ont plusieurs enfants, en perdent en bas-âge, surtout des garçons et dans le "Rôle" établi en 1789, nous ne trouvons qu'un Charles Buches. Il habite toujours "le même lieu-dit" puisqu'une de ses filles, Marie, décédée à 25 ans le 16 juin 1793 est dite "habitant à la tuilerie". Il a épousé en 1757 Marie Cazerès, sûrement de Grenade. Ce couple a plusieurs enfants, mais seuls Marie Anne et François survivent.

Bien sûr, il est surprenant que de nos jours encore, une rue porte, le nom de modestes "travailleurs de terre". Mais chaque chemin d'accès à une métairie portant le nom de celle-ci et la coutume étant, pour une fois, tenace, il est tout à fait plausible que la famille "Buches" dont l'existence à Blagnac est une certitude soit à l'origine de l'appellation de cette rue.

## - COTE DE L'ABBE CAZENEUVE

Dès le premier recensement de tous les Blagnacais en 1831, le nom de cette rue apparaît. De nombreuses raisons poussent à penser qu'il a été donné en souvenir du

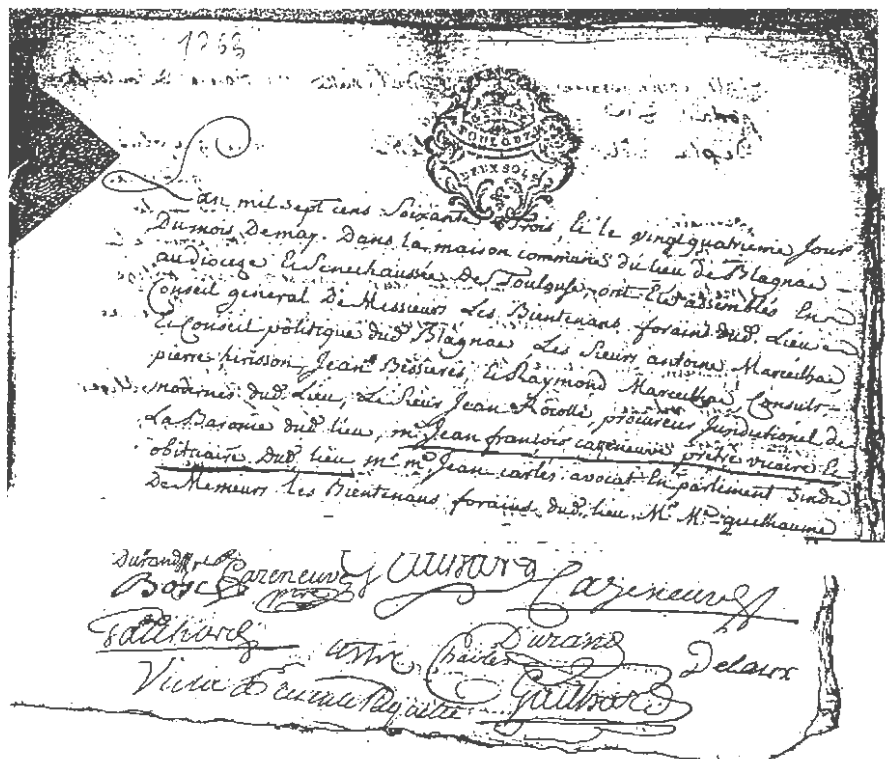
prêtre Jean-François Cazeneuve décédé le 24 Avril 1800 et qui y possédait une maison.

Celui-ci est le descendant d'une famille bourgeoise de Blagnac apparenté aux "Sarlabous" aux "Gaillard", notaires royaux, aux "Herbelot" maîtres-chirurgiens, du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles.

Jean-François Cazeneuve, fils du Sieur Charles et de Jeanne Herbelot, est né le 15 juin 1717. Son père "jouit" de deux maisons dont l'une "au faubourg appelé de Fontcouverte, dans la rue descendant à Garonne... confrontant du levant la rivière de Garonne, du midi la dite-rue, du couchant et du septentrion Noble Jean Baptiste Amieu".

Sans aucun doute, il s'agit de l'actuelle "Côte de l'Abbé Cazeneuve" où Jean François a du résider tout près, d'ailleurs, du presbytère.

La fontaine accolée à la maison de Mademoiselle Brau (ancienne partie de



Partie d'un compte-rendu montrant les titres de J.F. Cazeneuve et sa signature (fonds J.L. Rocolle)

l'habitation du baron Amieu) et qui coule encore était protégée par un toit et avait, selon le témoignage "d'anciens Blagnacais", dans une de ses parois une pierre où l'on pouvait lire "Cazeneuve".

Outre les maisons avec "patus et jardin", les terres du Sieur Cazeneuve, très morcelées, se situent dans les différents quartiers de Blagnac : du "port" à Beauzelle en passant par "Fonsorbes", "Rouaix", les "Nauzes", les "Baradels"... sans oublier la métairie de "Sauzas".

Les "Cazeneuve" s'occupent de la communauté blagnacaise en tant que consuls et Jean François Cazeneuve sera "maître d'école" à partir du 12 décembre 1756, mais pour très peu de temps selon B. Lavigne.

Ce dernier mentionne que le curé Lasserre se plaint de son manque de revenus dans une lettre du 21 Novembre 1781 adressée à l'archevêque de Toulouse : "... les obits (voir le numéro 1 de notre revue dans le chapitre "Propriétés des ecclésiastiques" de l'article sur les structures foncières et le numéro 12 page 31) pourraient améliorer sa position, mais ils sont possédés par l'abbé Cazeneuve, qui en a eu un de 150 livres, un de 50 et un de 30 livres...".

Le 24 Mai 1763, Jean François Cazeneuve présent à une réunion du conseil général de la communauté de Blagnac est qualifié "de prêtre vicaire et obituaire". Le curé Lasserre assez grincheux de nature, a de bonnes raisons d'envier son confrère : le prêtre Jean François Cazeneuve très à l'aise matériellement et qui en plus "recevait des obits".

La "côte de l'Abbé Cazeneuve" doit donc son nom à ce prêtre, personnage important à Blagnac, et surtout au fait que sa résidence se soit située dans cette rue.

#### - CHEMIN DE BELISAIRE

Ce chemin menait, un peu avant 1900, à un hameau "éloigné du village", jouxtant Saint-Martin-du-Touch et longeant la route de Toulouse à Lévis.

Cet "écart" dépendait d'un grand domaine appelé "Layrac" rattaché en 1807 dans sa presque totalité, comme celui de "Montfort" à la commune de Blagnac qui les a échangés avec ses terrains sur la rive droite de la Garonne devenus depuis lors toulousains.

"Layrac" et "Montfort" appartenaient avant la Révolution aux Bénédictins de la Daurade. Ces domaines ont été vendus en 1793 comme "biens nationaux" à M. Roux, maçon à Toulouse. Celui-ci avait deux filles. A l'une, il donne en dot "Montfort" et à

l'autre, prénommée Jeanne Marie, "Layrac" à son mariage avec M. Marie André Resseguier.

Georgette Resseguier en hérite suivant l'acte passé devant Maître Antoine Vincent Isidore Gay, notaire à Toulouse, le 21 Décembre 1849.

Le 21 Juin 1856, devant le même notaire, celle-ci veuve de M. Jean Baptiste Guillaume Pebernat, ancien négociant à Toulouse et sa fille Adrienne Pebernat épouse de M. Louis Pebernat ont donné à ce dernier "pouvoir de vendre, aliéner ou échanger soit en bloc soit en parcelles telle partie que le mandataire avisera d'un domaine appelé Layrac situé dans les communes de Toulouse et Blagnac composé de maison de maître, bâtiment pour l'exploitation, jardin, parc, terres labourables, prés, bois et vignes d'une contenance approximative de 67 hectares".

Cette famille Pebernat compte parmi les grands propriétaires de l'époque et même après la guerre de 14-18. C'est dire que M. Louis Pebernat, malgré l'autorisation de sa belle-mère n'a pas vendu "tout" le domaine.

Grâce à des actes aimablement prêtés, nous allons suivre les transformations de quelques parcelles.



La maison appelée «Bélisaire» avant sa démolition (Coll. famille Laffont)

Toujours chez Maître Gay, le 15 Mai 1862, M. Louis Pebernat vend pour la somme de 10.500 francs à M. Jean Baptiste Azman, boucher à Toulouse, et à son épouse Jeanne Marie Robert "dans le quartier de Brampa à Toulouse, une pièce de terre labourable de contenance fixe et garantie de 4 hectares 24 ares 8 centiares et une vigne... d'un hectare 2 ares 39 centiares". Ce terrain confronte "du levant aux propriétés du Sieur Bergé, du couchant au fossé-mère, du nord à la route de Toulouse à Lévignac et du midi à un chemin de service mitoyen avec le Sieur Lauzin", autre grand propriétaire de Blagnac.

Le 18 Janvier 1873, devant Maître Jean-Jacques Lausac, notaire à Toulouse, les époux Azman revendent cette propriété de 5 hectares 26 ares 47 centiares, appelée "Bélisaire" sur laquelle ils ont fait édifier "une maison d'habitation à rez-de-chaussée et premier étage, une autre pour le colon, une écurie, un chai, une remise et un hangar". La vente est complétée par "le jardin potager, le puits à roue, la pompe et la vigne" ainsi que par "deux cuves, une barrique pleine de 300 litres de vin, une charrue vigneronne, 100 bottes de foin faisant ensemble 300 kilogrammes, quelques vases d'orangers, lauriers roses et autres, une charrue à un cheval, plus 30 barriques vides..."

Voici donc qu'apparaît le nom "Bélisaire" (prénom occitan qui doit se prononcer Bélisaïré) donné par M. et Mme Azman à cette propriété. Celle-ci, et en particulier, la maison d'habitation sont juste à la limite de Toulouse et de Blagnac comme le prouve cet acte passé le 9 Octobre 1866 devant Maître Belot, notaire à Toulouse, dans lequel il est précisé que M. et Mme Azman ont "une maison à Toulouse, quartier des Fontaines, et une propriété dans la commune de Blagnac, quartier Saint-Martin-du-Touch, local de Bélisaire".

Nous ne connaissons pas les raisons du choix de M. et Mme Azman concernant ce nom. Mais, en 1873 ce qui est "surprenant" c'est que l'acquéreur se nomme M. Bélisaire Mignard!

Ce monsieur, marié à Toulouse le 25 Janvier 1838 avec Guilhermine Miquel, est veuf depuis 1861 et a une fille unique Suzanne, Elisabeth, Joséphine, Marie. Au moment de cet achat, payé 35.000 francs en pièces d'or et d'argent, il habite Toulouse, rue Saint-Rémézy.

En 1892, le 9 Décembre, devant Maître Philippe, Michel Grateloup, notaire à Grenade, la maison va changer de mains. A cette époque, M. Bélisaire Mignard s'est établi à Alet-les-Bains dans l'Aude tandis que sa fille réside à Blagnac.

Il vend "une petite propriété appelée Bélisaire située dans le quartier de Saint-Martin-du-Touch" composée de la maison d'habitation décrite plus haut avec le jardin et

"d'une terre labourable d'une contenance de 2 hectares 85 ares tenant du levant à la propriété de M. Lauzin, du couchant à celle de M. Daubèze, fossé entre mitoyen et du Nord à la route de Toulouse à Montaugut..." L'objet de cette vente forme "le restant" de la propriété plus importante acquise de M. Jean Baptiste Azman et "les objets qui appartiennent au fermier, ainsi que les objets mobiliers qui garnissent les appartements et une vierge qui se trouve sur un piédestal non loin de l'habitation" en sont exclus.

Les acheteurs se nomment M. Laurent Laffont père veuf de Bertrande Peyrabère et M. Laurent Laffont fils aîné époux de Lucie Bernarde Sévérat, tous deux jardiniers, déjà propriétaires à Blagnac et habitant au "domaine de Montplaisir". M. Laurent Laffont fils est né à Aussonne le 14 Juin 1867, son épouse à Saint-Martin-du-Touch le 18 Octobre 1869, ils sont mariés depuis 1889.

Le montant de la vente s'élève à 10.000 francs réglé en espèces d'or et d'argent et en "Billets de la Banque de France acceptés comme numéraire".

Les époux Laffont agrandiront cette propriété en achetant le 26 Décembre 1923, devant Maître Paul Martin de la Motte, notaire à Toulouse, aux filles du Blagnacais M. Bernard Durand (Catherine Marie Madeleine Caroline épouse de Léon François Pauly et Madeleine, Marie-Antoinette, célibataire) une parcelle de terre en friches de

28 ares au lieu-dit "Nauze" et 14 ares également en friches le long de la route de Cornebarrieu. M. Laffont est alors " chef de culture aux Serres de la ville de Toulouse".

Le 22 Mars 1924 chez Maître Camps, notaire à Toulouse, M. et Mme Laffont font une nouvelle acquisition : presque 30 ares de friches vendues par Mme Marie-Louise Rocolle épouse de Charles Laurent de Blagnac, au quartier dit "Nauze". Ils possèdent, depuis le 1<sup>er</sup> Février 1920, une terre labourable attenante à ces friches qu'ils vont bien sûr mettre en exploitation.

Ce lieu-dit "Las Nauzes" se trouve déjà mentionné dans le compoix de 1738. En occitan (voir le numéro 12 page 31 de notre revue) ce mot évoque des endroits marécageux. Cette définition ne semble pas tout à fait exacte, du moins en ce qui concerne le lieu dont nous parlons car par exemple, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Antoine Rivet, lointain ancêtre de Jean Rivet (Maire de Blagnac de 1900 à 1909), y travaille une vigne. La notion de terres bordées par des fossés\* semble plus justifiée dans le cas présent. Le "chemin des Nauzes" ainsi que la place du même nom rappellent ce lieu-dit. Il part du "Chemin de Bélisaire".

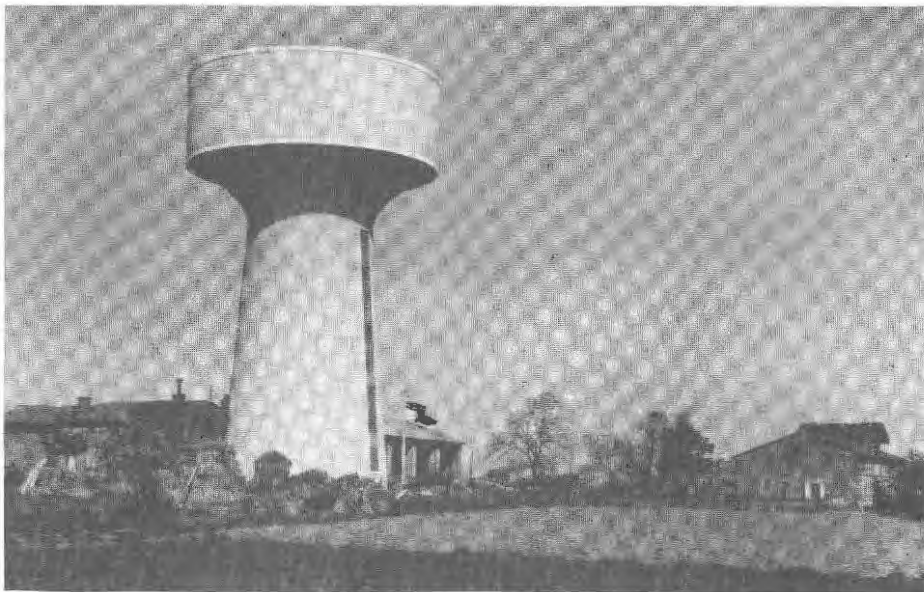
Celui-ci était beaucoup plus long qu'aujourd'hui puisqu'il menait à ce hameau en bordure de Saint-Martin-du-Touch où vivaient au moins trois familles. La construction de l'aéroport, son extension progressive ont causé son "raccourcissement". Les propriétaires des habitations, des "pacages couverts de chardons et de ronces reliés uniquement à la voie publique par des chemins ruraux" et "des terrains agricoles de qualité moyenne coplantés en céréales (blé, avoine, maïs) ou en vigne" ont été indemnisés. Parmi eux nous pouvons citer : les familles Marceillac, Colmel, Esparseil, Moncamp, Weidknet, Bergé, Gilabert etc...

La maison qui a donné son nom au chemin et au hameau a été démolie vers 1937 et pour les Blagnacais d'aujourd'hui "habiter à Bélisaire" c'est résider dans les immeubles près de l'avenue du Parc, donc pratiquement au "départ" de l'ancien chemin.

## LES EVENEMENTS

Les événements touchant notre commune semblent avoir bien moins d'influence sur les noms de rues que "les lieux-dits" qui précèdent ou "les personnages" qui suivront. La récente "rue de la Libération" évoque la liberté retrouvée après cinq années

\* Un fossé plus petit que le fossé-mère porte le nom de «fossé-nauze» écrit aussi nause.



Le petit chemin qui va à Bélisaire. (Coll R. Espanol)

tragiques. Elle est tout proche du trajet suivi par les Allemands en Août 1944 pour partir de Blagnac.

### - LA RUE SARRAZINIÈRE

Bertrand Lavigne écrit que "l'espace compris entre l'église saint-Exupère et le village de Blagnac porte, depuis un temps immémorial, le nom de Sarrazinière. Il est coupé du Sud-Ouest à l'Est par un chemin désigné sous le même nom..."

D'après lui, l'origine de "ce nom singulier "viendrait de la bataille que se sont livrés en Mai 721, "aux portes de Toulouse", Eudes, comte de cette ville et duc d'Aquitaine, et Zama (El Samah), chef des Sarrazins.

N'en trouvant pas d'autres, nous livrons son explication et nous rappelons d'abord les faits. En ce temps-là, nous sommes sous les Rois Mérovingiens, mais le Duché d'Aquitaine ne leur appartient pas. Il est gouverné par Eudes, issu, lui aussi de sang royal, puisque descendant de Clovis. Il possède les pays situés entre la Loire, l'Océan, la Septimanie\* et les Pyrénées.

Les Sarrazins sont les maîtres de l'Espagne et voudraient bien conquérir la Septimanie. A plusieurs reprises, ils tentent, en vain, sous la conduite d'Alabor, le passage de la barrière des Pyrénées. Zama, son successeur, sûrement plus habile, réussit à prendre, en deux mois seulement, les régions situées aux pieds des Pyrénées-Orientales et les côtes de la Méditerranée. Les Sarrazins enhardis par ces succès, s'avancent jusqu'à Narbonne qui, après une longue résistance, tombe entre leurs mains.

La nouvelle des victoires de "l'audacieux" Zama se répand au-delà des Pyrénées et de nombreux "barbares" s'empressent de le rejoindre et de piller au passage les villes de la Gaule. Zama qui n'a pas osé encore s'attaquer au duc d'Aquitaine, se voit à la tête d'une innombrable multitude d'hommes. Aussi, il annonce à ses soldats qu'il va les conduire à Toulouse.

Eudes, averti par des espions, des desseins du Sarrazin, fait de nombreuses levées dans tous ses domaines et tombe à l'improviste sur l'armée ennemie dont une grande partie attaque déjà avec "ses machines de guerre" les murailles de Toulouse.

A l'annonce de l'arrivée d'Eudes, les "infidèles" un moment apeurés, suspendent leur

\* «Territoire de la septième région» : partie sud-occidentale de la Gaule sur le littoral de la Méditerranée et correspondant aux départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard.

assaut, mais, "l'intrépide Zama de sa voix éclatante" leur redonne courage et un bruyant combat long et acharné commence.

Les Aquitains, entraînés par l'intrépidité et l'habileté de leur duc "font des prodiges". Zama, voyant la victoire lui échapper se précipite au milieu des bataillons chrétiens. "Monté sur son courrier d'Arabie, couvert d'une armure étincelante", il fonce "comme l'éclair" renversant tout sur son passage. Dans cette mêlée, Eudes et Zama, se trouvent face à face, se précipitent l'un sur l'autre et le Sarrazin meurt, percé de plusieurs coups de lance.

Sa mort sème la consternation dans son armée qui prend la fuite, en laissant sur le champ de bataille plus de cent mille combattants. Cette éclatante victoire permet la délivrance de la Septimanie à l'exception de Narbonne.

Les Aquitains et les habitants de Toulouse se sont immortalisés dans cette bataille mémorable. Pourtant les chroniqueurs du Nord ont passé sous silence cet événement si important pour la chrétienté ; peut-être pour ne pas "vanter l'héroïsme des races méridionales".

Cependant, l'existence même de ce combat "aux portes de Toulouse" ne fait pas de doute, c'est plutôt l'endroit exact où étaient déployées ces deux immenses armées qui suscite la polémique.

Les vaincus ont employé l'expression arabe "d'El Balat" (route ou chemin pavé) pour désigner le lieu de leur défaite. Aussi, certains historiens pensent à la voie romaine de Toulouse à Carcassonne, occupée alors par les Sarrazins, d'autres à celle de Toulouse à Agen.

Bertrand Lavigne suppose qu'il s'agirait plutôt "des voies romaines de Toulouse à Auch et d'Elusa (Eauze) à Toulouse par Lectoure". Cette hypothèse lui paraît plus "logique et plus rationnelle", car les "Aquitains" convoqués en hâte par Eudes, seraient arrivés d'une "façon plus directe" par la route de Lectoure et les "Gascons" par la route d'Auch.

Le nom de "Sarrazinière" semble lui donner raison, d'autant plus que de nombreux cadavres armés ont été trouvés dans les champs jouxtant cette rue.

Selon lui, donc, la terrible bataille de Mai 721 se serait livrée "sur le plateau qui sépare le Touch de la Garonne, c'est-à-dire de Blagnac à Lardenne..." Zama a du attendre son adversaire sur ce plateau élevé dit de Saint-Michel autour du vieux cirque romain, à cheval sur les anciennes voies d'Auch et de Lectoure... son front de bataille protégé par la rivière encaissée du Touch, sa droite appuyée au village de Blagnac et sa gauche à l'ancienne forteresse romaine, située en amont du faubourg Saint-Cyprien..."

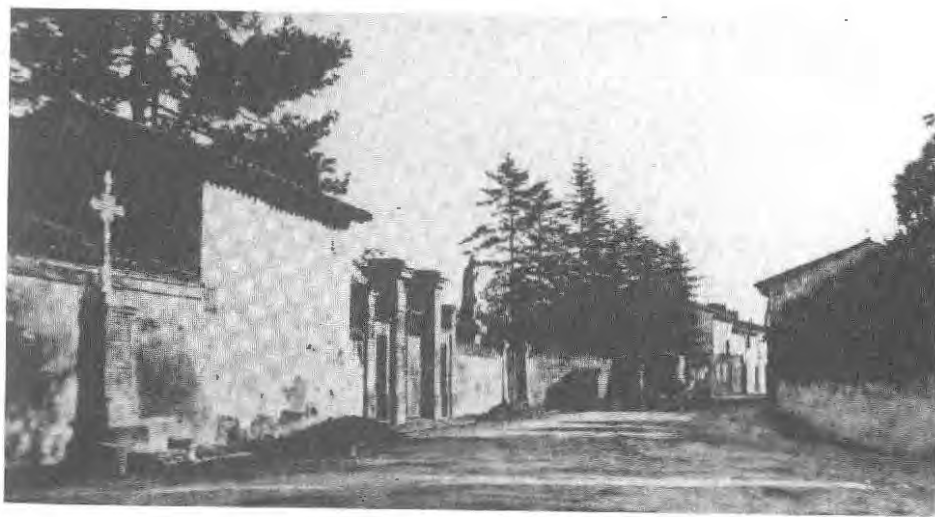
Ce "lamentable désastre" où les Sarrazins ont perdu leur chef et un nombre considérable des leurs (plus de cent mille, comme nous l'avons écrit plus haut, tandis que les morts de l'armée du duc d'Aquitaine se chiffrent seulement aux alentours de deux mille) serait donc à l'origine du nom de la rue "Sarrazinière".

### - LA RUE DE LA CROIX BLANCHE

Le nom de cette rue est lié à la légende de Saint-Exupère. La mère de celui-ci ayant appris la maladie de son fils résidant dans sa petite maison de Blagnac, veut se rendre à son chevet. Mais, arrivée à l'entrée du village, elle voit une colombe blanche s'élever dans le ciel. Aussitôt, elle s'écrie : "c'est l'âme de mon fils! Exupère est mort!". Elle n'a pas pu revoir son fils vivant.

A cet endroit, une croix blanche a été élevée. Légende ou pas, l'origine ancienne de cette rue est indiscutable.

En 1666, le 8 Novembre, Catherine Sarlabous décède à Blagnac, à l'âge de 64 ans, veuve de M. Bedelhe de Gratentour en premières noces et de Bertrand de Baiau de Sainte-Livrade en secondes. Dans son testament déposé chez Maître Vincens, notaire à Toulouse, elle "désire des messes hautes et basses que les ouvriers de Notre-Dame et de Saint-Pierre payeront annuellement à raison de 30 sols chaque service. A cette fin, elle a donné et légué sa maison sise à la rue de la Croix Blanche..."



La Croix-Blanche au début du siècle. (Coll. R. Espanol)



La Croix-Blanche aujourd'hui.  
(Coll personnelle)

Bien que déplacée, la croix blanche est toujours présente. La statue de Saint-Exupère, bénissant les Blagnacais et les autres passants, occupe une place privilégiée dans le square au bout de cette rue depuis 1979.

La "rue de la Croix Blanche" et le "square Saint-Exupère" unissent dans un même lieu le Saint-Patron de Blagnac et sa légende.

### LES PERSONNAGES

Dans cette catégorie, Saint-Exupère tient un place particulière; les autres sont des maires comme "François Cantayre (voir notre revue numéro 1) ou des "bienfaiteurs" comme Jeanne Hérisson (voir notre revue numéro 8 page 22 et 24) ou Firmin Pons qui a son boulevard (voir notre revue numéro 11 page 8 et suivantes).

### - LA RUE SAINT-EXUPERE

A l'origine, cette rue (ou plutôt chemin) partait du bourg même de Blagnac et passait devant la chapelle du même nom pour aller rejoindre le "chemin de Blagnac à Beauzelle". Elle s'est longtemps appelée "Grande Rue Saint-Exupère".

Exupère, sixième évêque de Toulouse, est devenu le Saint-Patron de Blagnac car il aimait se retirer dans la maisonnette qu'il avait fait bâtir "sur la rive gauche de la Garonne près du village de Blagnac" et où il accueillait les pauvres et les malades. C'est là qu'il est mort vers 430 et qu'il a été inhumé. A l'emplacement de son tombeau, un petit oratoire a du être élevé et remplacé au XIV<sup>e</sup> siècle par une vraie chapelle.

Saint-Exupère par sa vie exemplaire et ses nombreuses vertus mérite la haute estime et la dévotion des Blagnacais.

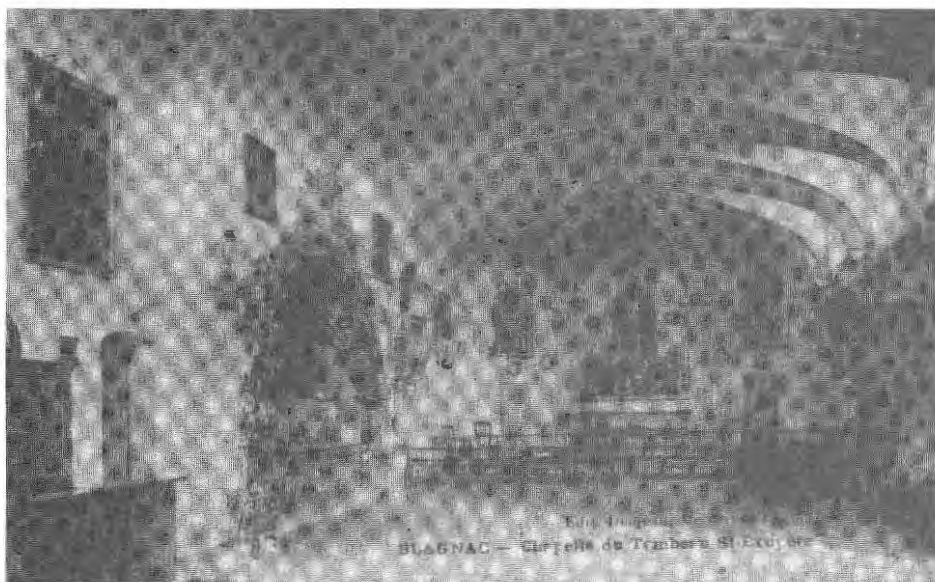
Ce fils de cultivateur est né à Arreau (Hautes-Pyrénées) dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle après J.C. Il vient étudier à Toulouse et entre dans les ordres. Saint-Jérôme en fait son ami et entretient avec lui une importante correspondance. Cet éminent docteur loue, dans ses écrits, la grande intelligence de l'évêque, sa parfaite connaissance des Saintes Ecritures et son immense bonté. Les aumônes d'Exupère, véritable père des pauvres, sont aussi considérables que sa fortune le lui permet. Il

met tout en oeuvre pour répandre le christianisme qui commence à s'imposer dans la Gaule Narbonnaise. Sa lutte contre le prêtre Vigilance en désaccord avec les règles de cette religion en est l'illustration.

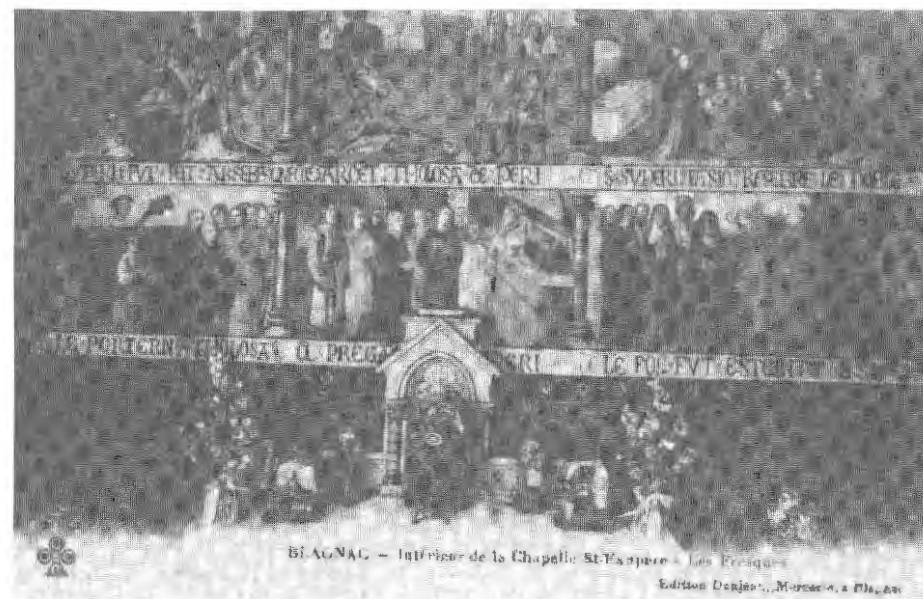
Il a aussi vraisemblablement jeté les fondements de l'église Saint-Sernin ou plutôt fait construire une chapelle où les reliques du premier évêque de Toulouse ont été transférées. Nous connaissons tous le martyre de Saint-Sernin, attaché aux cornes d'un taureau qui l'a traîné jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église du Taur. Son corps ensanglanté et déchiré est resté toute la journée sans sépulture. La nuit venue, deux jeunes filles qui, d'après la légende, étaient nées à Huesca en Espagne et filles d'un roi, ont mis le cadavre du saint dans un cercueil et l'ont enseveli. Pour ce "forfait" elles ont été fouettées et bannies de la ville. Elles se sont réfugiées dans le village de Recaude (appelé par la suite Mas-Saintes-Puelles) près de Castelnaudary.

Au temps de Saint Sylve, prédécesseur de Saint Exupère, la religion de Jésus-Christ s'est largement répandue et la foule des chrétiens vient sans peur prier au lieu où Saint-Sernin avait été enseveli. Voyant cela, l'évêque y fait élever un petit oratoire (l'église du Taur n'a été construite que plusieurs siècles plus tard).

Les évêques de cette époque sont pauvres, ils ne peuvent faire bâtir que des chapelles. Saint Exupère n'a pas de moyens suffisants pour l'édification de la basilique de Saint Sernin, une des plus belles du midi de la France.

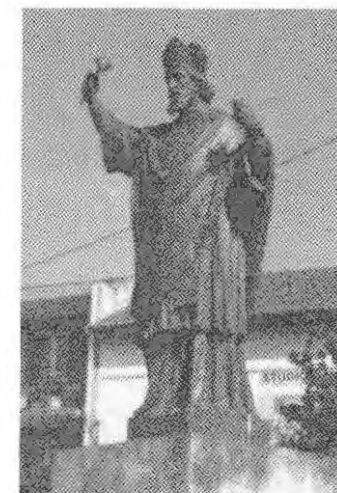


Chapelle et Tombeau de St-Exupère (Coll. personnelle)



Intérieur de la Chapelle St-Exupère - Les fresques (Coll. R. Espanol)

La légende s'est emparée de la vie vertueuse de Saint-Exupère. Au décès de l'évêque Saint Sylve, Exupère est depuis longtemps revenu chez lui à Arreau. Les Toulousains, en proie à une terrible famine, se souvenant de son dévouement, envoient un petit groupe d'entre eux à sa recherche pour succéder au défunt. Exupère laboure ses champs et refuse l'honneur d'être évêque. A bout d'arguments, il dit : "Je ne quitterai mon pays pour me rendre à Toulouse que lorsque cet aiguillon de bois sec fleurira dans ma main". Aussitôt, une fleur blanche comme neige apparaît au bout du bâton. Devant ce miracle, signe évident de la volonté divine, Exupère part pour Toulouse et monte sur le siège épiscopal. Vers l'an 407, les vandales assiègent la ville. Exupère monte sur les remparts, agite un goupillon et chaque goutte d'eau bénite qui en sort renverse un assaillant. C'est à cette époque qu'il fait construire sa petite maison à Blagnac, où il est mort et enseveli.



Statue de St-Exupère (Coll. Male)

Plus tard ses reliques sont transportées dans l'église Saint-Sernin où elles reposent encore.

La légende du saint évêque a été peinte au XV<sup>e</sup> siècle en dix tableaux sur les murs de la chapelle bien connue des Blagnacais.

La translation est honorée le 14 Juin tandis que la fête locale de Blagnac coïncide avec le 28 Septembre, date anniversaire de Saint Exupère.

L'attachement des Blagnacais "de vieille souche" à leur Saint Patron remonte à plusieurs siècles mais leur ferveur reste toujours vivace.

La "Grande Rue Saint-Exupère" d'une largeur de quatre cannes devenue "Rue Saint-Exupère" n'arrive plus au centre de Blagnac, "Bacquié-Fonade" l'en empêche.

### - RUE BACQUIE-FONADE

Cette voie a longtemps fait partie de la longue rue Saint-Exupère dont nous venons de parler et bien que dès 1920 les conseillers municipaux la baptisent "Bacquié-Fonade", elle est plus connue de nos "Aînés" blagnacais sous le nom de "Rue des Nobles" pour rappeler qu'avant la Révolution, elle menait à la demeure du baron de Blagnac.



Rue des Nobles, aujourd'hui rue Bacquié-Fonade, près de la descente vers le Ramier(Coll. R. Espanol).

En 1946, la dénomination de "rue Bacquié-Fonade" semble entrée dans "les usages". En effet, le maire J.L. Puig, informe les autorités militaires de Toulouse, que "le 13 Avril 1946 une borne-fontaine a été entièrement démolie rue Bacquié-Fonade par le recul d'un camion de l'armée anglaise..."

Pierre, Hippolyte, Marie, Antonin Bacquié est né à Toulouse le 15 Août 1854 de père inconnu, sa mère étant Jeanne, Marie, Catherine Bacquié. Ses grands-parents maternels Jacques Bacquié et Marie, Anne, Louise David sont mesureurs de grains ainsi que ses arrière-grands-parents Joseph Bacquié et Bernarde Fonade. Marié à Germaine, Adolphine Clastres, il décède le 26 Novembre 1910, dans son domicile rue des Lois, à Toulouse, sans aucune descendance.

Dans son testament olographe en date du 10 Mai 1910, déposé chez Maître Hilariot, notaire à Toulouse, le 29 Novembre de la même année, il fait de nombreux legs au Bureau de Bienfaisance et aux Hospices Civils toulousains et un à la commune de Blagnac. En voici les termes : "Je laisse aussi à la commune de Blagnac (Haute-Garonne) une somme de cinq mille francs, à la charge par elle de soigner, entretenir en bon état de conservation le tombeau que ma famille possédait dans le cimetière de cette commune (famille Crucq et Roger)".

Dans la séance de Janvier 1911, les conseillers municipaux, après en avoir débattu, acceptent ce don car "il semble avantageux pour la commune". Malgré les protestations de la mère de M. Bacquié, les cinq mille francs seront versés à la commune de Blagnac en 1924 après le décès de son épouse, usufruitière, survenu le 7 Septembre 1924.

Nos élus placeront cette somme et exauceront le voeu de M. Bacquié : le tombeau, dans le fond du cimetière, près de la chapelle Saint Exupère, est encore entretenu de nos jours. Un peu grisâtre, sans fleurs, aux lettres un peu effacées, il ne menace pourtant pas ruine comme certains.

Malgré nos recherches nous n'avons pas pu établir de lien de parenté entre ce personnage et la famille en question. Peut-être Louis Modeste Crucq, capitaine en retraite, originaire des Flandres, et son épouse Marie Bertrande Durrieu se sont-ils occupés de lui dans son enfance?... D'après le recensement de 1866, ce couple habite "Grande Rue Saint-Exupère", à la hauteur du cinéma actuel, c'est-à-dire la rue Bacquié-Fonade, avec leur nièce Eugénie Roger âgée de 28 ans. Marie Durrieu, née à Toulouse, décède à Blagnac le 4 Octobre 1873 à l'âge de 72 ans. La concession du caveau CRUCQ Louis Modeste-ROGER Mélanie (?) date du 10 Février 1874. Le 13 Novembre 1875, c'est au tour de M. Crucq, alors âgé de 78 ans, d'y être inhumé. Nous ne trouvons plus trace d'Eugénie ou Mélanie Roger.



Rue des Nobles, aujourd'hui rue Bacquié-Fonade. A gauche :  
une toute petite partie de la «Côte de l'Abbé Cazeneuve» (Coll. R. Espanol).

Pierre, Hippolyte, Marie, Antonin Bacquié est plus connu à Toulouse sous le nom de Marius Bacquié-Fonade. Déjà majoral du Félibrige, il crée, avec d'autres personnes, le 17 Décembre 1904 "l'Association des Toulousains de Toulouse". Les objectifs de cette société définis deux ans après dans le premier numéro de "l'Auta" sont la défense de tout ce qui touche le patrimoine toulousain: "la protection du vieux Toulouse, de ses monuments, de ses paysages, de ses us et traditions populaires, l'étude et le maintien de la langue d'Oc".

Le premier président est le docteur Frézières remplacé en 1908 par M. Bacquié-Fonade. Celui-ci publie dans "l'Auta" sous le pseudonyme de "Nadal de la Fount" de nombreux textes ou poèmes en langue d'Oc qui retracent des épisodes de l'histoire locale.

Après son décès en 1910, "l'Association des Toulousains de Toulouse" continue ses activités pour conserver le patrimoine artistique toulousain : ses actions les plus marquantes concernent le Pont-Neuf, les hôpitaux Saint-Jacques et la Grave voués à la démolition... et "l'Auta" paraît encore de nos jours.

Pourquoi M. Bacquié a ajouté "Fonade" à son patronyme? Parce que ce dernier lui

rappelait sa mère qui ne l'aimait pas puisqu'elle ne l'a reconnu comme son fils qu'après son décès en 1910 ou parce que son arrière-grand-mère s'appelait ainsi et que ce nom avait une petite consonance occitane?

Nous sommes incapables de répondre à ces questions. Peut-être les rédacteurs de "l'Auta" en savent plus long.

Nous constatons seulement que la rue où a résidé "sa famille" porte son nom "Bacquié-Fonade".

[Sera continué]

Suzanne BERET - Mars 1997

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Archives municipales de Blagnac :

Série D : 1D6 - 1D14 à 1D35

Série E : Registres paroissiaux - Etat civil

Série F : 1F2

Série G : 1G1 - 1G3

Série M : 1M10 - 1M14 - 1M35

Série O : 1O6 - 3O9

"Rôle de tous les habitants domiciliés du lieu de Blagnac...fait ce 20 Janvier 1789"

- Archives municipales de Toulouse :

Etat civil

Annuaire de la Haute-Garonne (1890-1920)

- ECHE (GUY), "Blagnac, ville ou village", Toulouse, Eché 1985

- LAVIGNE (Bertrand), "Histoire de Blagnac", Toulouse 1875, réédition Marseille, Lafitte 1978

- CAYLA et PERRINI-PAVIOT, "Histoire de Toulouse depuis sa fondation jusqu'à nos jours", Toulouse, Privat 1839, réédition, Toulouse, la Tour Gile 1992

Plus spécialement pour les rues suivantes :

- RUE CARRIERE

- Archives Départementale de la Haute-Garonne : 3E 21049

- VILLAIN (Jules), "La France moderne, grand dictionnaire généalogique, historique et biographique. Haute-Garonne, Ariège", réédition Marseille, Lafitte 1982

- RUE DES BUCHES ET COTE DE L'ABBE CAZENEUVE

- Documents prêtés par M. Jean-Louis ROCOLLE

- CHEMIN BELISAIRE

- Actes notariés prêtés par les descendants de M. et Mme Laurent LAFFONT

- RUE SAINT-EXUPERE ET RUE DE LA CROIX BLANCHE

- MASSOT (P.), "Saint-Exupère, évêque de Toulouse et Patron de Blagnac", Toulouse, Imprimerie catholique Saint-Cyprien 1887

- RUE BACQUIE-FONADE

- "l'Auta", Avril 1994

Je remercie infiniment toutes les personnes qui m'ont aidée.

## AU FIL DES RECHERCHES...

Dans notre revue N°6, page 33, évoquant des héros de la Résistance toulousaine, nous avons présenté Raymond Naves, dit Leverrier, qui fut responsable de "France au Combat" dans la zone sud et désigné pour occuper à la libération le poste de maire de Toulouse. Arrêté le 19 février 1944, il fut déporté à Auschwitz, où il mourut d'épuisement.

Nous proposons aujourd'hui deux articles consacrés à sa mémoire : l'un du regretté GAIRIN, l'autre d'Eric Clavering, d'origine anglaise qui de 1936 à 1939, travailla sous sa direction à la faculté de lettres de Toulouse ; il se souvient du professeur, de ses engagements politiques et témoigne de "la grande perte pour l'université française" que fut sa disparition.

### SOUVENIR D'UN RESCAPÉ

#### Le martyre de Raymond Naves

Nous avons reçu d'André Gairin, peu avant son décès, la lettre que nous reproduisons ci-dessous :

Le 29 février 1944 (les années bissextiles m'étant peu favorables), j'atterris, c'est le terme, dans une cellule individuelle de la prison Saint-Michel de Toulouse.

Délégué départemental Combat Lot-et-Garonne, j'étais devenu sur la proposition de François Verdier (Forain) et de Dumas (Saint-Jean) chargé de la presse clandestine pour R.4, c'est à ce titre que la Gestapo m'arrêta ce dernier jour de février ainsi que mon adjoint J.P. Hanshelm et ma secrétaire S. Mateu.

Je passais une vingtaine de jours à Saint-Michel avec des visites régulières rue Maignan d'où je revenais dans un triste état, mon voisin entendant mes gémissements me prodiguait régulièrement ses encouragements à travers la porte de sa cellule.

Nous fûmes rassemblés lors du départ pour Compiègne ; il vint vers moi, frêle, doux presque timide : "Je suis ton voisin de cellule, Naves", nous nous embrassâmes et ainsi débuta une amitié puissante scellée par l'idéal et par les souffrances.

Les occupants des quatre cellules voisines de la mienne ne revinrent pas : Hanshelm fut exécuté à Monluc ; Naves disparut à Auschwitz ; Tabouriech : je ne le revis plus à mon départ de Buckenwald via Flossenbourg ; J. Rodel mourut dans mes bras dans le territoire des Sudètes.

Je revins seul après Auschwitz, Buckenwald, Flossenbourg, fuyant les hommes, m'isolant au maximum au sein de la nature, essayant d'oublier l'enfer vécu, évitant même par une sorte de pudeur de rendre visite aux parents de mes trop nombreux camarades disparus et puis

j'allais au dernier congrès R.4, je revis mon camarade de combat Andrau qui, lui, avait échappé miraculeusement à l'arrestation de mon groupe, il nous présenta l'un à l'autre. Ces quelques lignes sont la suite de notre conversation.

#### - *Le dernier jour*

Raymond Naves allait disparaître broyé par l'enfer concentrationnaire qu'était Auschwitz... où l'on entrait par la grande porte et d'où l'on sortait par une des cheminées des crématoires dont la fumée empestait le camp jour et nuit : l'usine du crime et de la mort allait détruire un homme remarquable.

J'étais là, à ses côtés, taraudé par un immense chagrin, essayant en vain de le regonfler moralement, mais je sentais que mes efforts étaient vains, il avait atteint la limite. Demain, je ne reverrai plus l'ami, le frère plein de délicatesse, doté d'une rare intelligence, l'homme généreux qui faisait partie de cette infime minorité qui avait osé se dresser contre la barbarie nazie.

L'appel sonnait, les matraques commençaient à fonctionner : j'essayai de l'entraîner encore, il refusa, me déclarant : "Non, André, inutile" ; nous nous embrassâmes, je ne le revis plus.

Ce soir de mai 1944, il se peut que les larmes qui embuaient mes yeux firent qu'il me sembla que la flamme d'un des crématoires rougeoya davantage.

A. GAIRIN

### RAYMOND NAVES UNIVERSITAIRE

Un numéro de «Blagnac Questions d'Histoire» consacré à la résistance toulousaine (6 Novembre 1993) a bien su présenter Raymond Naves résistant et militant socialiste mais n'a pas su évoquer l'intellectuel qu'il était. Naves, mort en déportation, fut une des grandes pertes de l'université française. Devant la montée d'une vague de déraison appuyée sur la terreur, du racisme d'Hitler et de l'obscurantisme de Franco, les années 30 avaient vu un renouveau d'études du XVIII<sup>e</sup> siècle français ennemi de tout fanatisme, et Naves s'y marqua par deux livres parus en 1938 mais toujours en vente aujourd'hui, Voltaire et l'Encyclopédie et Le Goût de Voltaire. Dans une époque où un universitaire s'imposait rarement avant l'âge de 40 ans il se joignait à Paul Hazard et Daniel Mornet comme grand spécialiste du siècle des lumières, et l'on s'attendait à ce qu'il prenne un jour leur relève.

Il était de toute façon en passe de devenir l'autorité principale sur l'oeuvre de Voltaire. Dans

le domaine de la correspondance il y avait alors énormément à faire. L'inlassable Voltaire a laissé plus de 20 000 lettres et l'édition la plus touffue de l'époque n'en comptait que 6 000 ; aujourd'hui cette correspondance occupe 98 volumes. Raymond Naves aurait-il pu suffire à cette tâche ? Sans doute, en y consacrant sa vie et sa retraite comme d'autres savants avant lui, un travail artisanal dans une vieille tradition universitaire. Sa mort a donc laissé un grand vide dans l'érudition française, rempli dès 1964 il est vrai, mais par un travail d'équipe en langue anglaise. Bel exemple de l'industrialisation de la recherche, l'édition définitive de la Correspondance de Voltaire n'a pas la portée humaine qu'aurait pu offrir une étude faite par un homme capable de donner sa vie pour la sauvegarde des valeurs voltairiennes.

C'est que Raymond Naves représentait ce qu'il y avait de mieux et de plus spécifiquement français dans cette république des professeurs - et à plus fort titre d'instituteurs et d'institutrices. Pour eux le savoir n'était ni simple gagne-pain ni ornement de l'esprit ; pour eux comme pour Milton un livre était le précieux sang vital d'un maître-penseur qui cimentait la fraternité. Une idée imposait un devoir d'enseignement, de vulgarisation, et d'action politique. C'est dans cette perspective républicaine que Naves a fourni en 1942 le volume sur Voltaire dans l'influente collection Le Livre de l'Étudiant, devenue par la suite Connaissances des Lettres, réédité de façon régulière sur une trentaine d'années, qu'en 1938 il a organisé une série de causeries radiophoniques L'Actualité du XVIIIème Siècle - j'ai toujours sa conférence d'ouverture - et, bien entendu, qu'il a été un militant de la SFIO toulousaine, et le résistant qu'on sait. Dans cette vie exemplairement française tout se tient, et sa mort en était une conséquence logique.

J'ai vivement regretté par la suite de ne pas l'avoir mieux connu. Il fut chargé d'une thèse sur le XVIIIème siècle que j'avais entreprise, mais il n'en était que le "rapporteur", là où dans une université anglaise il aurait été "supervisor", surveillant. L'intervention n'était pas son rôle ; il ne me refusa jamais son temps, des conseils, et par lui je fis connaissance d'un monde de bibliothécaires et chercheurs français, mais il n'émettait jamais d'idées sur les idées que j'exprimais. J'étais rompu à des universitaires autrement autoritaires. Il était toujours d'une très grande courtoisie, qui était un peu d'époque, et il faut dire du Midi de cette époque, mais qui venait aussi de lui ; c'était sa façon d'être. En pensant à Naves aujourd'hui même j'ai présente à l'esprit sa gentillesse. Il n'est intervenu directement dans mon texte qu'une seule fois, et c'était pour le maintien de la bienséance et de la détente. Devant cette absence d'études sur Diderot et la science j'avais eu la maladresse d'écrire "il nous faudrait une enquête ...". Naves était choqué : "Vous ne pouvez pas garder cette phrase ; c'est accuser d'autres chercheurs d'avoir manqué à leur devoir, et ils seraient en droit de rétorquer "si ce travail est si pressant, faites-le vous-même." Mes visites chez lui

étaient autant de bains rafraîchissants ; dans son appartement, où j'étais souvent introduit par un jeune garçon aussi courtois que son père, il régnait un grand calme studieux. Ici les camps de la mort, qu'on connaissait déjà, étaient pour le moment inconcevables.

A la faculté et dans mes contacts avec lui ses idées politiques ne perçaient pas. On disait qu'il aurait pu prétendre à la députation, ce qui aurait pu le mener loin ; Vincent Auriol qui l'a eue a fini Président de la République. mais on savait qu'il s'entendait mal avec des politiciens de métiers, et l'éclat qu'il a fait dans une réunion lorsque Blum, cédant à la pression de Chamberlain, a fermé la frontière à la République Espagnole, était connu de tout Toulouse. C'était déjà un choix ; il savait, comme Jaurès devant les trois ans, que c'était la guerre ; ce que nous ne savions pas était dans quelles conditions elle allait se faire.

En 1943 à Londres, où l'on faisait des photocopies de la presse clandestine pour les faire lancer par la RAF, j'ai eu entre les mains le journal qu'il avait monté sans savoir que c'était lui. Plus tard Henri Cazal, journaliste à la Dépêche, allait m'affirmer que c'était lui qui avait procuré les caractères nécessaires à l'impression ; d'après Paul Dottin, alors recteur de l'université, le but avoué par Naves était "de sauver l'honneur de son parti". Dottin avait été mon chef, et j'avais beaucoup d'estime pour un homme qui parlait l'anglais sans accent, qualité rare dans la France d'avant-guerre ; il avait de bonnes relations avec les services britanniques. Après la guerre il m'a dit qu'en 43, sachant que l'activité de Naves n'était plus inconnue, il s'était offert pour le faire passer en Angleterre, mais que Naves avait refusé ; pour lui il n'y avait déjà que trop de Français à Londres, et sa place était en France. C'était tout à son honneur, et l'appréciation était juste ; le quartier général de De Gaulle, très étoffé, était mal vu dans les milieux alliés et avait indisposé contre lui l'opinion anglaise. mais pour honorable qu'elle fût, cette position de Naves était dangereuse. D'après ce qu'il m'a dit, Dottin, apprenant de ses sources que la Gestapo était déjà renseignée, se fit alors très pressant et Naves accepta de partir. Il refusa pourtant d'abandonner ses étudiants, et mit à son départ la condition qu'il n'aurait lieu qu'à la fin du semestre après les examens. Il fut arrêté avant.

Raymond Naves était un homme d'une intégrité totale. Ce qui lui a valu sa mort, c'était avant tout une incapacité de faillir à un devoir, de manquer à un principe. L'intégrité mène rarement au pouvoir, et la mort de Naves nous appauvrit tous.

Eric Clavering

Sallèles d'Aude le 14 mars 1997